

The cover features a dark, atmospheric illustration of a Victorian street at night. A man in a top hat and dark coat is walking away from the viewer, carrying a bag. The street is cobblestone and wet, reflecting the light from a street lamp. Buildings with multiple windows and chimneys line the street. The sky is dark with a hint of a storm. The right side of the cover is dominated by a large, dark, textured area that looks like a stone wall or a shadowed corner.

RENÉ  
REOUVEN

CRIMES  
APOCRYPHES 2

ROMANS

G. Sorell  
04/11

LUNES D'ENCRE  
DENOËL

**DANS LA MÊME COLLECTION**  
(EXTRAIT DU CATALOGUE)

**Peter S. Beagle**  
*La Dernière Licorne*

**Ray Bradbury**  
*De la poussière à la chair...*  
*Trois automnes fantastiques*

**Philip K. Dick**  
*L'intégrale des nouvelles 1947-1953*  
*L'intégrale des nouvelles 1953-1981*  
*La Trilogie divine*

**Jack Finney**  
*Le Voyage de Simon Morley*  
(Grand Prix de l'Imaginaire)

**Mary Gentle**  
*Le Livre de Cendres*  
(4 vol. British Science Fiction  
Award 2000, Sidewise Award 2000)

**Johan Heliot**  
*Obsidio*  
(prix Bob Morane 2004  
pour le récit « Obsidio »)

**Barry Hughart**  
*La Magnificence des oiseaux*  
(World Fantasy Award 1985,  
Mythopoeic Award 1986)  
*La Légende de la Pierre*  
*Huit Honorables Magiciens*

**« En cet âge de contradictions et d'absurdités, un tueur monstrueux peut devenir un réformateur plus efficace que tous les honnêtes propagandistes de la terre. »**

**WILLIAM MORRIS**



# CRIMES APOCRYPHES 2

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS DENOËL

*Collection Super Crime Club*

Octave II

Les Humeurs fatales

Mort au jury

L'Assassin maladroit

*(Grand Prix de littérature policière 1971)*

Monsieur Josué

Six personnages en quête de meurtre

*Collection Sueurs froides*

Le Bouton du mandarin

Le Quidam et la mort

Les Confessions d'un enfant du crime

Grand-Père est mort

Un tueur en Sorbonne

*(sous le pseudonyme d'Albert Davidson)*

Élémentaire, mon cher Holmes

*(prix Mystère de la critique 1983)*

L'Assassin du boulevard

Le Bestiaire de Sherlock Holmes

La raison du meilleur est toujours la plus forte

Les Passe-temps de Sherlock Holmes

Faites-les taire !

Histoires secrètes de Sherlock Holmes

Voyage au centre du mystère

*(Grand Prix Paul Féval 1995 de la société des gens de lettres)*

Souvenez-vous de Monte-Cristo

*Collection Présence du futur*

*sous le nom de René Sussan*

Les Confluents

L'Anneau de fumée

Les Insolites

*(Grand Prix de la science-fiction française 1985)*

Les Nourritures extraterrestres

*(Grand Prix de l'Imaginaire 1995, catégorie « prix spécial »)*

RENÉ REOUVEN

CRIMES  
APOCRYPHES 2

ROMANS

LUNES D'ENCRE  
DENOËL

Collection LUNES D'ENCRE  
Sous la direction de Gilles Dumay

*Les Grandes Profondeurs*, © 1991, Éditions Denoël  
*Voyage au centre du mystère*, © 1995, Éditions Denoël  
*Le Cercle de Quincey*, ©1998, Éditions Denoël  
*Souvenez-vous de Monte-Cristo*, © 1996, Éditions Denoël

© 2005, Jacques Baudou pour la bibliographie présente en fin de volume  
© 2005, Éditions Denoël pour la présente édition



# LES GRANDES PROFONDEURS



Lorsque la pensée est enfermée dans des grottes,  
On peut voir sa racine plonger au plus profond  
de l'enfer.

WILLIAM BLAKE



## Prologue

Il avait fallu quatre ans de guerre et un demi-million de morts pour effacer Jack l'Éventreur dans le souvenir de Whitechapel. On dansait dans les rues, mais c'était à dessein que sir William avait arrêté au 11 novembre 1918 la fin de sa quête morbide : une foule en liesse néglige ses curiosités quotidiennes. Cependant, il n'avait pas voulu emprunter son propre carrosse, dont les portières avaient été armoriées lors de son accession à la pairie en 1897. Et le chauffeur du taxi hélé à Kensington n'avait guère dissimulé sa perplexité quand il lui avait communiqué la destination de la course.

« C'est au Nichol, sir ! »

Sir William avait répliqué, sur un ton de sèche gaieté :

« Au New Nichol, mais un soir comme aujourd'hui, mon brave, les gens ne pensent qu'à s'amuser, même les escarpes. Vous avez vu, les rues sont pleines de monde. »

Le chauffeur avait considéré ce grand vieillard, au long visage raviné sous des moustaches et une barbe d'un blanc de neige. Les vêtements venaient de Savile Row, le manteau était en laine des Shetlands, la canne en bois précieux, et le haut-de-forme n'eût pas déparé la longue silhouette aristocratique si l'on ne lui avait préféré le chapeau melon, plus anonyme.

« Nous avons quelques objets à aller chercher, précisait le gentleman, d'une voix cassée, à peine perceptible. N'ayez crainte, vous ne regretterez pas votre peine. »

Le chauffeur avait démarré en haussant les épaules. Le trajet avait été long et difficile. Les rues nocturnes étaient envahies par une foule déferlante, agitée de courants convulsifs, qui en jetaient les vagues contre les façades, au gré d'impulsions subites ou de ressacs sans cause. Un vent aigre, venu de la Tamise, balançait les guirlandes de lampions, dont la lumière incertaine peignait de reflets multicolores la marée des visages tendus vers tous les mirages de l'oubli. Parmi les costumes bourgeois, les cottes d'ouvriers, les toilettes rutilantes des prostituées accourues de Spitalfields, Shoreditch ou Clerkenwell, on distinguait de nombreux uniformes, tommies portés hors d'eux-mêmes à l'idée de ne plus remonter en ligne, marins délivrés de la hantise des U-boots, autant de rescapés du massacre qui ensevelissaient des terreurs trop longtemps contenues sous une liesse forcenée, aux flonflons des fanfares installées un peu partout. Malgré lui, sir William songea que la multitude comptait beaucoup d'invisibles, les âmes irrémédiablement perdues de tous les malheureux dont les corps pourrissaient dans les boues de la Somme ou au fond des abîmes marins.

Le taxi évitait les grandes artères, déjà bloquées par des colonnes d'automobiles, de voitures à chevaux, et parfois de tramways, qui faisaient hurler leurs trompes. Il empruntait les ruelles, où le brouillard patinait les misères et les ombres, où les bruits s'étouffaient à l'escarpement des murs lépreux. Mais, passé Moorgate, la situation se compliqua. Les murs de Finsbury Circus palpitaient de lueurs sanglantes : sous les pulsions rouge et noir de ses torches, une populace frénétique pendait l'empereur Guillaume. Pour la bonne mesure, on avait aussi allumé un bûcher au pied de l'effigie. Des cockneys, auxquels les flammes prêtaient des gesticulations démoniaques, y jetaient vieilles caisses et ordures diverses. Sir William frappa à la vitre.

« Faites un détour, ordonna-t-il. Prenez Liverpool Street, puis obliquez à gauche vers Bethnal Green. »

Il n'avait pas fini sa phrase que, par-dessus la houle des têtes agitées, le mannequin s'enflamma. Un énorme hurlement

monta vers le ciel, au milieu d'une gerbe d'étincelles, en un contrepoint strident de sifflets et de rires hystériques, mais le vent, rabattant soudain vers le sol un nuage de fumée suffocante, provoqua une indescriptible cohue. Les gens se mirent à fuir en tous sens, et des poings furieux martelèrent les vitres du taxi qui fonçait vers Bishopsgate.

« Nous en sortons, sir ! » cria le chauffeur.

Dix minutes de course pétaradante les menèrent au point de jonction de Shoreditch et de Bethnal Green.

« Arrêtez une minute », demanda sir William.

L'homme obtempéra. L'endroit respirait un calme impressionnant. La nuit ne leur apportait plus que les bouffées de tumultes lointains, dont les ultimes murmures se perdaient dans un panorama de pierres mortes. Les immeubles de ce désert urbain, enclavé dans le Londres populeux, étaient de facture moderne, quoique leurs façades fussent déjà mortellement gangrenées par l'abandon. Au siècle précédent s'était étendu là l'immense cloaque de Friar's Mount, que la commission royale des années 80 avait entrepris de rénover selon les anciens plans d'Octavia Hill. Mais l'expérience s'était soldée par un échec, les loyers étant encore trop élevés pour la population laborieuse à laquelle étaient destinés ces logements. À présent, il était question de raser le site pour agrandir le dépôt de l'Eastern Country Railways, trop à l'étroit dans Shoreditch.

« Avancez, reprit sir William. Là, cette avenue qui va vers le nord. Lentement, s'il vous plaît... »

Il ne pouvait s'empêcher de penser que, d'une certaine façon, ce délabrement géométrique distillait une angoisse plus vénéneuse que les venelles tortueuses ou les cours encaissées de Saint Giles. On y pénétrait dans un autre univers, un enfer inhumain tiré au cordeau sous un ciel à la profondeur décolorée. Le grondement du moteur résonnait contre des murs aveugles, tandis que le taxi progressait à petite allure, précédé du halo jaune de ses lanternes. De tous les lampadaires érigés

à l'origine le long des trottoirs ne subsistaient plus que des squelettes métalliques décapités, montant une garde goguenarde sur cette perspective figée, où le vent poussait en gémissant des volutes de brume. Sir William baissa sa vitre, recevant, en une haleine lugubre, l'âcre odeur de la ruine.

« Nous arrivons. Tournez à gauche, après l'entrepôt qui fait le coin, puis rangez-vous à la porte suivante. »

Le chauffeur s'exécuta, jetant un regard méfiant vers l'entrepôt en question, dont le rideau de fer défoncé béait sur un abîme de ténèbres fétides. Il sortit de son véhicule, et sir William, amusé, put alors constater qu'il tenait un nerf de bœuf à la main. L'homme ouvrit la portière pour permettre à son client de descendre. Sir William avait saisi sur le siège, près de lui, la poignée d'un objet cubique, dont l'une des faces s'ornait d'une manière de hublot. Il appuya sur un bouton latéral, faisant jaillir un faisceau lumineux qui stupéfia le chauffeur.

« Qu'est-ce que c'est, sir ? Une lanterne perfectionnée ?

— Exactement, mon ami. De l'électricité en boîte. »

Sir William ne donna pas de précisions supplémentaires, à savoir que cet instrument, il l'avait lui-même mis au point, en conjuguant le procédé de la lampe à incandescence d'Edison et celui de la pile sèche breveté par Leclanché. Il leva les yeux vers les fenêtres grillagées qui surplombaient l'entrepôt, puis se dirigea vers la porte de bois massif qui en jouxtait l'entrée. Il introduisit une clé dans la serrure qui, sans doute rouillée, se montra d'abord rétive.

« Laissez-moi vous aider, sir. »

Le chauffeur pesa de toutes ses forces, arrachant au silence un grincement prolongé. Enfin, le déclic se produisit. L'homme poussa de l'épaule, au prix de nouveaux gémissements métalliques. Et il se mit aussitôt à tousser, la gorge irritée par le nuage de poussière qu'il avait soulevé.

« Je vous accompagne, sir ?

— Non, répondit sir William, d'une voix brève, j'entre seul. Attendez-moi dans la voiture. Et rassurez-vous, les "gar-



roters" ne fréquentent plus le quartier, cela fait longtemps qu'il n'y a plus rien à voler.

— Y verrez-vous assez clair ? Le gaz doit être coupé.

— Depuis des années. Qu'importe, j'ai ma lanterne. »

Sir William s'enfonça dans une cage d'escalier noyée d'obscurité, précédé par un halo de lumière poudreuse, chacun de ses pas laissant son empreinte sur les marches. Parvenu sur le palier du premier étage, il poussa, à gauche, une autre porte qui, elle, n'était pas fermée. Il se trouvait dans un vaste local, dont la disposition indiquait qu'il était situé juste au-dessus de l'entrepôt désert. La lueur de la lampe se promena sur le parquet, puis se fixa sur d'étranges appareils. En fait, il n'en restait que les socles et les bâtis, bois et ciment confondus sous le linceul accumulé des toiles d'araignée. Le jet de la lanterne illumina une seconde, au plafond, un lustre d'une dimension inusitée, dont ne subsistait, dans le cadre rectangulaire, qu'une armature de tuyaux sans embouchures. Juste au-dessous, il y avait un fauteuil léger, de forme austère, monté sur roulettes.

À prendre conscience que sa dernière visite en ce lieu remontait à trente ans, le vieillard se sentit soudain défaillir. Couvert par une onde de sueur, le cœur battant douloureusement, il se laissa tomber dans le fauteuil, sans se soucier d'empoussiérer son manteau. Et il s'obligea à respirer régulièrement, pour récupérer une haleine emballée. Trente ans auparavant, ou peu s'en fallait, il était venu là en compagnie de son assistant en chimie, Williams. Sidéré par la vue de ce laboratoire quasi clandestin, celui-ci ne s'était pourtant permis aucune question. Ils avaient démonté les appareils un à un, d'abord les deux écrans à cristaux, l'un fixé au lustre, l'autre placé à l'extrémité de l'énorme tube de verre, qu'ensuite il avait lui-même brisé à coups de marteau, apportant à ce vandalisme une telle fureur que Williams l'avait considéré d'un air étrange. Les écrans, le radiomètre, l'oscillographe cathodique, le kymographe, les disques de Nipkow, les bobines d'induction, les

condensateurs, les pompes à vide, tout ce que, dans son orgueil maladif, il appelait son « psychoscope », avait été démonté, emporté, entassé dans un fourgon de louage. Le professeur n'avait épargné que l'écran ôté du lustre, qu'il modifierait plus tard sous le nom de spinthariscopes... Durant toute l'opération, Williams avait gardé le silence, mais quand le conducteur avait pris la direction de la décharge publique de Bermondsey, il n'avait pu s'empêcher de protester : « Est-ce qu'aucun de ces appareils ne peut encore servir, sir ? »

— Non », avait-il répondu d'un ton sec, presque hostile.

Mais il avait aussitôt adouci sa réplique : « Ils sont dépassés, Williams. Aucun intérêt scientifique. »

Williams, dont la discrétion était la qualité dominante, n'avait pas insisté. Le professeur n'avait cependant pas pris le risque de récupérer ses notes en sa présence. D'ailleurs, il eût répugné à les garder à son domicile. Si bien rangées fussent-elles, elles s'y fussent trouvées à la merci d'un hasard malheureux, voire d'une circonstance fortuite...

Nelly était morte l'année précédente, Williams l'avait quitté, ses nombreux frères et sœurs ne fréquentaient plus guère le 7 de Kensington Park Gardens, dont la solitude funèbre les déprimait. Seuls, Walter et sa femme passaient de temps en temps, mais leurs visites se bornaient au salon de la demeure. Quant à ses enfants, ils étaient dispersés aux quatre coins du pays et de l'Empire. Ils avaient leur vie, et il ne les reverrait sans doute qu'à son lit de mort. Sir William ferma les yeux. La Faculté ne le lui avait pas caché, il ne lui restait guère de temps à vivre et des mesures urgentes s'imposaient. À aucun prix, ces notes ne devaient tomber sous des yeux étrangers... Cinq ans de recherches, d'enthousiasmes, puis d'angoisses, et pour finir, de cauchemars, cela dans le secret le plus hermétique, le plus désespéré...

Il rassembla ses forces, s'agenouilla péniblement devant le bâti qui avait supporté autrefois le gigantesque tube de verre. Il sortit de sa poche le ciseau à froid qu'il avait emporté, l'intro-

duisit entre deux lattes du socle, pesa de toutes ses faibles forces. Le craquement le fit sursauter, tandis que cédait le bois pourri. Il se retrouva anéanti, la vue brouillée, le cœur au bord des lèvres. Fébrilement, il écarta la latte, et sa main hésitante qui tâtonnait dessous se tétanisa à y sentir le grain du papier. Il avait craint un instant de ne plus rien trouver. Il retira la liasse avec si peu de précautions qu'il se meurtrit les phalanges aux échardes. Soulagé, haletant, il posa devant lui, sur le parquet, plusieurs carnets couverts d'une écriture serrée, enveloppés dans un morceau de journal qu'il déplia, le parcourant avidement sous la lumière crue de sa lampe. C'était un article découpé dans le *County of Middlesex Independent*, daté du 5 janvier 1889. Intitulé : SUICIDE DANS LA TAMISE, il relatait un fait divers :

« Mercredi, le Dr Diplock a présidé au Lamb Tap, à Chiswick, l'enquête sur la découverte du corps d'un homme du nom de Montague John Druitt, avocat, âgé de trente et un ans, découvert lundi dans la Tamise, au large des usines de torpilles Thorneycroft's, par un marinier du nom de Winslow. Le cadavre avait séjourné dans l'eau entre un et deux mois. Il y avait des pierres dans les poches du défunt. Le jury a rendu un verdict de suicide commis au cours d'une crise de folie passagère. »

Sir William saisit la coupure de presse, déjà jaune et craquante. Comme pris de fureur sénile, il la déchira en menus morceaux, avant d'enfouir les liasses de papier manuscrit dans la poche intérieure de son manteau, avec les regards furtifs de celui qui, contre toute vraisemblance, craint des présences indiscreètes. Enfin, il entreprit de se relever, en plusieurs phases, s'aidant du siège du fauteuil, de ses accoudoirs, puis de son dossier. Le souffle rauque, il récupéra sa canne, saisit la lampe posée sur le bâti, se dirigea vers la sortie. La descente des marches lui fut pénible, et il enregistra le visible soulagement du chauffeur à le voir réapparaître. Mais il ne se douta pas de la réflexion intérieure que se fit l'homme devant sa physionomie livide, décomposée : « ... passera pas l'hiver. »

Sur ce point, il se trompait. Sir William ne devait s'éteindre que le 4 avril de l'année suivante.

Sir William avait fait allumer un grand feu dans sa cheminée, puis il avait libéré ses domestiques, qui avaient regagné l'aile de la demeure où ils avaient leurs logements. Et, assis devant l'âtre, il s'hypnotisait au spectacle des flammes qui ronflaient, dans le craquement des bûches rougeoyantes.

Il tenait ses notes à la main. Avec une pudeur hypocrite à laquelle, pas un instant, il n'avait cru, il s'était d'abord dit qu'il les brûlerait immédiatement, mais il savait bien qu'il lui faudrait d'abord les relire, quitte à ressusciter le souvenir de terreurs sans nom. Une fois de plus, il avait réalisé, sombrement, combien lui avait coûté cette obsession féroce, despotique, malade, et que l'acharnement à garder secrètes tant de découvertes essentielles avait permis à d'autres de recueillir une gloire dont les lauriers auraient dû lui revenir. Qui savait si, sans cela, des noms maintenant aussi renommés que Braun, Hertz, Röntgen, Coolidge, Friedrich, Rosing, eussent accédé à la notoriété? Regrets stériles : il n'avait pas eu le choix. D'ailleurs, en avait-il essayé des quolibets, à propos de son quatrième état de la matière! Querelle de vocabulaire, illustration navrante de cet obscurantisme scientifique qui n'a rien à envier à la bigoterie la plus stérile... Pourquoi l'état radiant, ni solide, ni liquide, ni gazeux, ne constituerait-il pas un quatrième état *sui generis*?

Il se leva. Appuyé sur sa canne, il alla regarder par la fenêtre. Cette partie de Kensington, à l'écart des grandes voies urbaines, était épargnée par les fureurs de la fête, et les trottoirs y restaient déserts. La lumière des lampadaires ouatait de jaune le brouillard de novembre, dans une irréalité silencieuse propre à engendrer tous les fantômes. Mais le vieillard n'ignorait plus que les spectres les plus horribles étaient encore ceux qui se tenaient tapis dans le cœur de l'homme.

## **PREMIÈRE PARTIE**

### **L'exploration**



*2 septembre 1885*

Pourquoi aujourd'hui ai-je entrepris de tenir ces carnets ? Et pourquoi cette tendance des hommes — et des femmes — à coucher par écrit ce qu'ils croient être les périodes cruciales de leur vie ? Je le reconnais, j'ai déjà cédé à la tentation de l'écriture intime. C'était pendant mon voyage espagnol, lors de l'expédition de l'éclipse, en décembre 70. Je m'étais alors senti très seul, vulnérable, loin de ma famille et de ma chère Nelly. Et puis, la mort tragique de mon jeune frère, survenue trois ans auparavant, me tourmentait encore. Mais à présent ? Sans doute ceci : après deux ans d'efforts, et alors que mes travaux vont peut-être aboutir, je me suis astreint au silence le plus absolu. Donc, aucun confident, même pas mon frère le plus fidèle, Walter. C'est que j'avais été échaudé. Je ne révélerai rien de mes résultats tant que ceux-ci ne seront pas définitivement établis. D'ailleurs, prendre le papier à témoin, quelle meilleure façon de se délivrer ? Je crois qu'ainsi qu'on consulte un miroir pour obtenir un état exact de sa physionomie, on peut voir reflété, dans un journal personnel, l'état objectif de son âme. Bien entendu, mes relevés scientifiques détaillés, je les consignerai ailleurs, et ne mentionnerai ici que les précisions nécessaires à la compréhension de ma démarche. Par l'occasion, j'y verrai peut-être plus clair en moi-même.

1880 a été une année charnière. Non parce que l'Académie française m'a décerné sa médaille d'or, non parce que j'ai quitté Mornington Road pour Kensington Park Gardens, mais surtout à cause de l'affaire Corner. Cette année-là, devant l'Association des spirites de Londres, Mme Florence Corner a été convaincue de fraude. Et Florence Corner, c'est celle que j'ai connue sous le nom de Florence Cook en 71, celle qui, pendant trois ans, a fait apparaître devant mes amis et moi le ravissant fantôme de Katie King, dans de telles conditions de rigueur scientifique qu'aucune tromperie n'était possible. D'ailleurs, les quarante-quatre photographies — certaines excellentes — que j'ai prises alors à la lumière électrique, prouvent la bonne foi de Florence et la nature astrale de Katie King. Pourtant, au jour d'aujourd'hui, je n'oserais réfuter les conclusions de sir George Sitwell et de l'Association des spirites. N'est-il pas dans la nature humaine de ne jamais vouloir renoncer aux privilèges qu'un destin capricieux accorde un peu à tort et à travers ? Et ne raconte-t-on pas qu'il y a un demi-siècle le fameux « Gentleman Jackson » lui-même, sentant décliner ses forces de boxeur, a cru pallier ses défaillances en s'administrant du camphre ou autres cétones par voie parentérale ?

Mais j'ai bien connu Florence Cook, et je suis certain qu'au temps de nos séances son intégrité était parfaite, malgré les révélations prétendument scandaleuses du douteux Wolkman. Quant aux preuves de son étonnante capacité à réaliser une matérialisation intégrale, je les ai exposées dans mon *Quarterly Journal of Sciences* et dans le *Spiritualist*, ainsi que dans le *Banner of Light* américain. Je n'en reprendrai pas ici le détail. Je rappellerai seulement que Katie King, l'émanation astrale suscitée par Florence Cook, avait une demi-tête de plus qu'elle. On ne lui voyait pas au cou le gros grain de beauté de Florence. Et alors que les cheveux de Florence sont presque noirs, ceux de Katie King présentaient une couleur d'un beau blond doré. Enfin, le soir où j'ai pu prendre le pouls de Katie, il bat-



tait régulièrement à soixante-quinze, alors que, la minute d'après, celui de Florence battait comme d'habitude à quatre-vingt-dix.

Pour moi, donc, aucun doute sur l'authenticité du phénomène. D'ailleurs comment imaginer qu'une écolière de quinze ans ait pu concevoir et mettre en œuvre avec succès, pendant trois ans, une imposture aussi gigantesque, face à un aréopage choisi de scientifiques, gens sceptiques par définition ? Et puis, Florence avait accepté toutes les épreuves qu'on lui avait imposées, elle s'était soumise à toutes les expériences, y compris les plus dangereuses, comme celles élaborées par Mme Ross-Church, à l'époque miss Florence Maryatt. Et là, Carter Hall lui-même était présent ! À ce propos, une hypothèse extrêmement troublante m'a été suggérée par William Higgins. Si l'état de vierge de Florence Cook avait, en ce temps, favorisé ses dons médiumniques, comment s'étonner que Mme Florence Corner les eût perdus ? Et qu'elle eût alors succombé à la tentation de la fraude ?

Je suis convaincu, à présent, que l'idée de base est venue de là, et qu'elle a longtemps cheminé dans mon subconscient avant de venir au jour : la nature humaine étant faillible, pourquoi ne pas faire appel à la Science ? En découvrant, dans mon tube sous vide, l'existence des rayons cathodiques, il y a huit ans, j'ai bien prouvé qu'il y avait un quatrième état de la matière, ni solide, ni liquide, ni gazeux. Je l'ai appelé l'état radiant, ce qui n'a pas manqué de susciter chez les jaloux les railleries habituelles. Aussi, depuis 1880, ai-je perfectionné mes appareils sans rien en confier à la communauté scientifique, qui ne mérite aucune confiance. J'ai commencé par mon propre tube, où j'ai remplacé la cathode froide par une cathode chaude. J'y ai placé, au fond, une fenêtre concave d'aluminium. Enfin, perfectionnant mes pompes, j'ai réussi à obtenir un vide de l'ordre d'un deux millionième. Mais c'est mon radiomètre, imaginé dès 72, qui m'a peut-être mis sur la voie de la vérité. Car si cet appareil peut capter et mesurer les ondes lumineuses,

rien ne dit que, modifié dans le sens nécessaire, il ne capterait pas les ondes astrales émises par le médium.

Je passe les détails techniques. On aura compris que le principe, dans mon esprit, était le suivant : les ectoplasmes, et toutes les manifestations du même ordre, ne ressortiraient-ils pas à mon fameux quatrième état ? Ne seraient-ils pas le produit d'une radiation émise sous le seul effet de leur volonté, par ceux qu'on appelle les médiums, simplement parce que ceux-ci ont le pouvoir psychique de capter, puis de retransmettre des sortes d'ondes venues d'un ailleurs à déterminer ? Et si une complexion organique peut le faire, pourquoi pas une machine spécialement conçue à cet usage ? D'après les correspondances parues dans les revues scientifiques, un jeune chercheur de Hambourg, nommé Hertz, aurait entrepris des recherches en ce sens.

C'est donc à la mise au point de cette machine, ou plus exactement de cet ensemble d'appareils, que je me suis attelé depuis plus de deux ans. Mes premiers travaux se sont déroulés dans mon laboratoire de Kensington avec l'aide de Williams, excellent technicien pour tout ce qui concerne la chimie, mais qui ne possède, de la physique pure, que les notions élémentaires nécessaires à sa formation générale ; aucune indiscretion à craindre sur ce plan. Et puis est arrivé le moment où j'ai dû prendre une décision capitale. Je recevais à Kensington de nombreux confrères auxquels était ouvert mon laboratoire. Il s'agissait de me montrer prudent...

Je me suis livré, par voie de presse, à quelques investigations préliminaires, mais je n'en ai guère été satisfait. Certes, si ma fortune personnelle me met à l'abri des préoccupations financières, d'autres facteurs intervenaient dans mon choix, notamment celui de la discrétion, et je ne voulais envisager qu'un lieu où mes travaux scientifiques ne risquaient guère d'éveiller l'intérêt de mes voisins. À cette époque, la presse faisait grand état d'une expérience tentée par Mme Angela Burdett-Coutts. Cette philanthrope émérite avait acquis des parcelles du nou-

veau terrain aménagé sur les débris du vieux Friar's Mount, pour y créer un centre urbain et commercial où, enfin, les masses populaires pussent jouir de logements salubres et d'une intendance décente. C'était compter sans les cruelles exigences de l'économie qui avaient déjà procuré tant de mécomptes au Peabody Trust, lors de l'érection des habitations sociales de Shadwell en 68.

Un phénomène identique se reproduisait maintenant au New Nichol. Les sept shillings hebdomadaires dus au titre du loyer étaient encore trop élevés pour les modestes revenus des locataires, si bien que tout le lotissement commençait à se dégrader avant même d'avoir servi. Quant aux locaux proprement commerciaux, mieux valait n'en pas parler.

C'est ainsi que j'ai obtenu, aux conditions les plus avantageuses, la concession d'un bâtiment d'un étage à l'extrémité sud du Nichol, aux lisières de Shoreditch. Le rez-de-chaussée, qui aurait dû être aménagé en entrepôt, j'ai décidé de le laisser en l'état, ménageant une aire de discrétion entre la rue et moi, et je me suis installé au premier étage. Là, par l'entremise d'une entreprise spécialisée, j'ai fait venir les appareils nécessaires à mes projets : un tube de verre de six pieds, des bobines de Ruhmkorff, des accumulateurs de Planté, des transformateurs, des appareils d'éclairage, des projecteurs à magnésium, des pompes à vide... J'ai fait aménager, à même le plancher, socles et bâtis sur lesquels j'ai moi-même monté mes engins.

Ayant décidé de travailler dans le secret le plus absolu, j'avais caché la vérité à Walter, et Williams, mon assistant en chimie, ignorait tout de cet adultère scientifique. Mais j'ai mis Nelly au courant. Comment lui mentir ? Je ne l'avais jamais fait. Je me suis contenté de lui farder un peu les choses. Lui rappelant qu'en 1872 George Gabriel Stokes, secrétaire de la Royal Society, avait refusé d'assister à nos expériences spirites, montrant un aveuglement rationaliste aussi obtus que le sectarisme religieux, je lui ai expliqué que j'avais le projet de prouver scientifiquement le bien-fondé de nos croyances, mais que, pour

cela, j'avais besoin de silence et de tranquillité. Chère Nelly, elle n'a montré aucune réserve! J'en ai éprouvé quelques remords, d'autant que ces tâches supplémentaires m'entraîneraient certainement à la négliger un peu plus. Mais c'est une épouse dévouée, le modèle des compagnes pour un scientifique. Avait-elle assez souffert avec moi des sarcasmes de Carpenter et de sa coterie, quelques années auparavant! Et alors que l'odieux Wolkmann se répandait en calomnie sur les prétendues relations intimes que j'entretenais avec Florence Cook (elle avait seize ans et moi quarante-deux!), pas une seconde sa confiance ne m'avait fait défaut.

*8 septembre 1885*

Contrairement à ce qu'on croit, la lente décomposition des vieux quartiers d'une ville sous l'assaut des siècles est moins déprimante que la mort rapide d'une zone urbaine récente. Certes, les ruines hantées par les souvenirs accumulés des générations disparues peuvent accabler l'âme de tristesse, mais ces rues sans fantômes livrées aux injures du temps avant que leur heure ne soit venue! On en retire la même impression désolante qu'à l'évocation d'enfants mort-nés dont la vie n'aura pas été alors qu'elle aurait pu être.

Ce fut un peu ce que j'éprouvais en m'installant dans le New Nichol. S'il y avait des habitants, ils étaient rares. Le nombre d'immeubles totalement inoccupés était tel que de véritables îlots de silence et d'immobilité morcelaient le lotissement. J'avais souhaité de l'isolement, j'en avais plus que nécessaire, et je me suis demandé sur le moment si une certaine animation quotidienne n'eût pas mieux servi mon souci de discrétion.

J'ai achevé ce soir mon installation. Dois-je l'avouer, une sourde angoisse pèse dans mon estomac. Peut-être, avant l'épreuve, vais-je m'accorder un délai de réflexion.

*12 septembre 1885*

Échec. Mais qu'avais-je espéré? J'ai analysé pendant des années les phénomènes de matérialisation, tels qu'ils se produisent quand on a recours à un médium. Il y a d'abord l'assemblée de ceux qu'on a appelés les spirites. Ce sont leurs volontés conjuguées qui captent les esprits astraux épars dans l'éther. La somme des influx ainsi rassemblés est concrétisée par le médium, qui la transforme en une aura, très souvent une forme vaporeuse plus ou moins compacte selon ses capacités psychiques personnelles. Pour utiliser une formule lapidaire, disons qu'il existe deux points de polarisation organiques à remplacer par deux points de polarisation scientifiques : pour le premier, j'avais prévu un écran composé de cristaux de ce qu'on a bien voulu appeler la crookésite, soit séléniure de cuivre et thallium. Le second serait constitué par mon tube sous vide amélioré, dont j'espérais que les ondes cathodiques multipliées me restitueraient alors un ectoplasme... mais lequel?

Je me suis assis dans le fauteuil, près de la plaque de captation des ondes, mon convecteur. Je me suis concentré, conscient du parallèle ironique entre le vide du tube et celui que je m'efforçais de produire en moi-même. Et puis, je l'avoue, j'ai pensé très fort à Katie King, la partie naïve de mon âme souhaitant que ce joli fantôme eût gardé un bon souvenir de nos entrevues éthérées et m'en remercierait en reparaisant à mon seul profit. Les phénomènes habituels se sont produits sur le plan mécanique : les bobines ont ronflé, le moulinet à ondes s'est mis à tourner dans le tube, que se sont bientôt partagé les zones obscures, celle de la cathode à laquelle on a donné mon nom, et, jusqu'à l'anode, celle, fractionnée, dite de Faraday.

Mais les choses se sont arrêtées là. Pas de Katie King. Pas même cette vapeur blanchâtre qui annonce l'arrivée de l'ecto-

plasme. J'étais découragé. Et puis, je me suis dit que, très simplement, je ne disposais pas, à moi seul, de la force psychique nécessaire pour susciter l'aura. Et je me suis demandé s'il n'était pas possible d'amplifier ce pouvoir trop solitaire grâce à des moyens scientifiques. Un champ électrique alternatif à haute fréquence, et d'une tension de l'ordre de cent kilowatts-heure pourrait peut-être pallier mes insuffisances...

*15 septembre 1885*

Je deviens de plus en plus nerveux. Hier, Walter et sa femme sont venus nous rendre visite. À voir la façon dont leurs yeux me surveillaient durant le dîner, j'ai compris que Nelly leur avait fait part de son inquiétude. D'ailleurs, un peu plus tard, au fumoir, Walter m'a entrepris. Il m'a demandé si je ne présumais pas de mes forces. Il m'a suggéré de quitter Londres quelque temps avec Nelly pour prendre un peu de repos. Nos deux nurses sont des personnes assez sûres pour que nous puissions leur confier les enfants sans aucune appréhension. Et puis, lui et Margaret seraient là en cas de besoin...

Je lui ai répondu un peu abruptement que je ne pouvais abandonner mes travaux en cours. Quand ils sont partis, j'ai regretté la sécheresse de mon propos. Je n'oublie pas l'aide qu'ils nous ont apportée au début de notre quête, à Mornington Road, quand nos médiums s'appelaient Morse, Home ou Mary Marshall, et que notre Society for Psychical Research, la S.P.R. comme nous disions, connaissait des heures difficiles. Jamais leur assistance ne nous a fait défaut, surtout au plus noir de la période Carpenter.

*1<sup>er</sup> octobre 1885*

Finalement, j'ai cédé aux sollicitations de Walter. D'ailleurs, peut-être ai-je besoin d'une soupape de sûreté avant que mon

obsession ne prenne un caractère pathologique. Nous sommes allés aux South Downs. Nelly y possède une petite propriété, qu'elle a mise dans notre corbeille de mariage, en 1856, la gentilhommière familiale de Darlington revenant à son frère aîné, sir Charles Humphrey. Compensation : le climat est ici plus doux que dans le Durham, et la côte est toute proche.

J'ai toujours caché à Nelly le choc intime que me cause la vue de la mer depuis la mort tragique de Crooksy. Je sais assez prendre sur moi pour surmonter cette névrose, et j'ai souvent emprunté le bateau, à destination de l'Espagne au temps de l'éclipse en 1870, vers l'Afrique du Sud beaucoup plus tard, et, à plusieurs reprises pour me rendre à Paris, chez le correspondant de la S.P.R. Léon Mariller, où j'échange régulièrement des idées avec Pierre Curie. Car celui-ci vient peu à peu à nos thèses, peut-être sous l'influence de sa jeune — et brillante — assistante, Marie Sklodowska, de qui l'âme slave est portée aux mystères, fussent-ils scientifiques.

Comme chaque fois, j'ai dû réprimer la tristesse viscérale qui m'étreint à la vue de cette immensité mouvante sous le ciel cotonneux, et au bruit des vagues déferlant sur les galets. La mer ne nous a jamais rendu le corps de Crooksy...

Tout de même, ce voyage a été bénéfique, il m'a remis les idées en place. Au retour, j'ai retrouvé les enfants avec plaisir. Eux aussi, je les néglige beaucoup, ce qui n'est pas judicieux, car ils entrent dans la période critique de l'adolescence, tout comme Crooksy, il y a près de vingt ans. Heureusement, Nelly, mère admirable, a toujours pallié mes carences dans ce domaine. Mais qu'il est donc difficile de concilier famille et recherche scientifique!

Autre effet positif d'un tel hiatus : mon problème s'est reposé à moi sous un jour tout à fait nouveau. Il m'a paru évident que ce sont les influx émis par le cerveau qui constituent la base psychique de l'aura, même si ses émanations gazeuses ou semi-solides semblent provenir de la bouche ou des narines du médium. Donc, au lieu de placer le convecteur à n'importe

quel endroit, peut-être serait-il plus avisé de le placer au-dessus de la tête du sujet destiné à servir de catalyseur, en l'occurrence moi-même. Avantage de ce dispositif : je puis dissimuler le convecteur sous l'apparence d'un lustre d'éclairage, grâce aux installations de gaz dont l'immeuble est pourvu.

*6 octobre 1885*

J'ai placé le convecteur au-dessus du fauteuil, lui-même orienté vers l'anode du grand tube sous vide. Sur le lustre, la plaque, rectangulaire, a de faux airs de réflecteur, et je me suis arrangé pour aménager les véritables zones d'éclairage aux quatre coins de la suspension, que j'ai voulue ronde afin de mieux donner le change. Il suffit d'interrompre l'arrivée du gaz et mon convecteur recouvre alors tous ses pouvoirs de captation des ondes. Dans le même temps, je poursuis mes recherches à Kensington, où je dispose de toutes les facilités offertes par mon laboratoire, sans compter l'aide de Williams. Mettant de côté mon amour-propre, j'ai renoncé à la crooké-site, remplacée par des cristaux de sulfure de zinc, que je crois mieux appropriés à l'usage que je veux en faire. Demain, je recommence.

*7 octobre 1885*

Encore un échec. J'avais pourtant soigneusement reconstitué le décor de Mornington Road, celui du bureau attendant à mon laboratoire, avec le rideau noir qui faisait écran, et où, avant Florence Cook, nous avions vu apparaître les ectoplasmes dus à Home et à Mary Marshall. Je pense de plus en plus à fabriquer cet appareil d'amplification des ondes psychiques dont l'idée m'est venue l'autre jour.



*8 octobre 1885*

Il faut que je me surveille. Je désirais la discrétion la plus totale, mais à me montrer irritable, déplaisant, et parfois grossier, je finirai par éveiller les soupçons que je redoute.

*10 octobre 1885*

Pour me rendre à mon laboratoire du Nichol, je n'emprunte jamais mon propre équipage, je préfère héler un cab. Et, m'étant fixé par avance le temps que je m'impartis pour travailler, je peux demander au même cocher de venir me rechercher.

Le quartier est plus que calme, les voisins peu nombreux. Je dois passer auprès d'eux pour un original. Au seul commerçant de l'endroit, un épicier qui, faute de clientèle suffisante, a du mal à rentrer dans ses fonds, j'ai cru devoir confier que j'étais un savant — mot toujours magique — poursuivant des recherches sur des lunettes spéciales susceptibles de protéger les yeux contre les rayons ultraviolets. Rien de mystérieux, donc, rien de dangereux pour le corps ou l'esprit, et surtout des travaux dont la nature évoque plus l'industrie que quelque mystérieuse alchimie. Au demeurant, ces lunettes spéciales, je les ai effectivement mises au point, il y a quelques années, pour la corporation des souffleurs de verre.

En tout cas, j'ai obtenu le résultat escompté : on me regarde passer avec une curiosité bienveillante, mais inoffensive. J'ajoute que je suis vêtu de la façon le plus anonyme possible et que j'écourte au maximum les conversations qu'on doit à la politesse ou à la routine. Et c'est un chien errant, au pelage jaune sale, aux flancs creux, au regard vacillant, qui est sans doute mon ami le plus quotidien. Qualité appréciable : il est quasiment muet. Une fois, il m'a suivi jusqu'au pied de l'escalier. À en juger par sa langue pendante, il crevait de soif. Je lui ai

redescendu un peu d'eau dans une coupelle. Il m'en a été reconnaissant et, assis sur son arrière-train devant l'entrepôt vide, il ne manque pas de remuer la queue dès qu'il me voit descendre du cab. Par la suite, il m'est arrivé de lui apporter quelques reliefs de repas, ce qui, bien entendu, a accru son intérêt pour moi. Mais, retenu par quelque peur vague, ou la crainte ancestrale de l'inconnu, il n'a jamais tenté de me suivre dans l'escalier. J'ai pensé à lui donner un nom, mais c'était si infantile que j'y ai renoncé.

*15 octobre 1885*

L'appareil que j'ai conçu est finalement très simple et ne m'a pas demandé beaucoup de travail. La seule difficulté a été de déterminer le transformateur électrique adéquat. Il va de soi que je l'ai essayé immédiatement. Et j'ai dû me mordre les lèvres pour contenir mon exaltation. Un phénomène s'est produit, dont l'effet, sur mon spectroscopie, a été indéniable. Quelque chose — quoi ? On ne voyait rien, une sorte de vapeur invisible — quelque chose, donc, a occulté les rayons infrarouges. Reste à définir la nature de cette chose. Je ne sais pas ce que c'est, mais c'est.

Un doute m'a alors saisi. Ces ondes, ces ondes mystérieuses, invisibles, proviennent-elles vraiment du cerveau ? Je ne vois pas, quant à moi, du point de vue strictement scientifique, comment il pourrait en être autrement, mais après tout, dans ce domaine, qui est à l'âme ce que sont les zones blanches sur les cartes des continents africain et asiatique, les hypothèses les plus folles sont à envisager. J'ai repensé à mon radiomètre. Si je lui assignais le cerveau humain comme destination précise pour capter les ondes astrales comme il capte les ondes lumineuses, peut-être me fournirait-il de précieuses indications ? À moi de le modifier en conséquence. Gros travail, je crois, mais indispensable pour m'épargner les fausses pistes.

*12 décembre 1885*

Presque deux mois que je n'ai pas repris ces notes. J'attendais d'en avoir fini, mais enfin, c'est fait. Les pôles du radiomètre sont branchés sur ceux du convecteur suspendu. J'ai imaginé de lui adjoindre un kymographe de Ludwig, tambour en rotation permanente passé au noir de fumée, et sur lequel court un stylet. Ainsi, la moindre modification dans la nature, la fréquence ou l'amplitude des influx pourrait-elle s'inscrire sur le papier, quitte à moi de traduire les indications ainsi rapportées. Deux mois de perdus pour ce qu'on appelle la grande recherche, mais cette quête a pris pour moi un caractère obsessionnel. Je sais que je ne pourrai rien entreprendre de valable avant de l'avoir menée à terme, ou avant que les faits ne m'aient prouvé qu'elle aboutit à une impasse totale.

Et succès ! Succès tout au moins en ce qui concerne les ondes cérébrales. Au début, le tracé, sur le tambour, a été très net, marqué d'oscillations régulières, sauf... sauf lorsque j'ai pensé à Crooksy. Alors, d'un seul coup, les signes se sont modifiés, leur amplitude s'est accrue, leur fréquence s'est accélérée, et l'écriture a pris un rythme qui m'a sidéré. Le cerveau émettrait-il plusieurs types d'influx, dont certains correspondraient à l'état d'émotion ?

Cette découverte m'a littéralement épuisé, au point que j'ai dû perdre conscience quelques minutes, ou alors que la fatigue m'a imposé, à mon corps défendant, un court laps de sommeil régénérateur. L'organisme a parfois de ces défenses surprenantes, dont nous n'avons pas toujours conscience, mais qui l'aident à surmonter les épreuves. D'ailleurs, peu après l'émergence de ma torpeur, autre surprise : les ondes avaient encore pris un nouvel aspect, correspondant sans doute au repos de l'esprit. Qu'en serait-il de l'état de rêve ? Je trouve cela proprement fascinant, quoique sans rapport direct avec mon problème.

*15 décembre 1885*

J'ai pris deux jours pour aller à Cambridge rendre visite à Frederic Myers, avec qui je me suis longuement entretenu. Il a été touché par l'attention que je porte à ses théories. Je le dis sans fards : elles ne sont pas tout à fait les miennes. Selon Myers, en effet, s'il se produit des apparitions astrales lors des séances de spiritisme, il n'est pas évident qu'elles surgissent du domaine de la mort. Lui les met sur le compte de ce qu'il appelle des manifestations subliminales, résultat de communications inconscientes entre les spirites présents, dont la ferveur conjuguée provoquerait alors le phénomène. Il a même inventé un mot pour cela, dont la pudeur scientifique lui interdit pour l'instant de faire état, mais qu'il a bien voulu me confier sous le sceau du secret : télépathie.

*20 décembre 1885*

Mon laboratoire a maintenant un aspect étrange : le gros tube de verre au milieu, entouré de tous ces appareils insolites, bobines d'induction, accumulateurs, projecteurs, oscilloscope, spectroscopie, le radiomètre avec son tambour noir, on pense à une sorte de décor du Garrick's Head. Il n'y manque, pour être fidèle au folklore gothique, que les cornues bouillonnantes et les étincelles électriques sinueuses, zigzaguant entre deux sphères de métal maléfique.

Je souris parfois en pensant à l'impression qu'un tel spectacle produirait sur le profane, par exemple l'un ou l'autre de mes rares voisins, et notamment l'épicier. Mais aucun d'eux n'entrera jamais ici. Aucun, sauf ce chien jaune que j'ai déjà mentionné, et qui semble s'être assez attaché à moi pour m'avoir enfin suivi un jour jusqu'au premier étage. Il a été plus difficile, ensuite, de le remettre dehors. Il n'a pas montré les dents,

mais a gémi sourdement, tandis que je le poussais à la croupe pour qu'il dévale les marches, vers la rue. Se sentirait-il déjà chez lui ?

*3 janvier 1886*

Je me suis fait violence pour proposer à Nelly d'aller passer Noël aux South Downs. Elle en a eu les larmes aux yeux. Elle voit sans doute, dans cette initiative, une façon subtile que j'aurais de pallier les indifférences que je lui inflige, mais moi, à paraître admettre une telle délicatesse, je me suis senti hypocrite. Car c'est aussi à moi-même que je pensais. J'avais besoin de ne plus voir danser des chiffres devant mes yeux, d'oublier tous ces appareils compliqués dont j'avais voulu faire mes esclaves et qui étaient devenus mes maîtres.

Je dois le dire, notre séjour a été des plus réussis. Nous avons poussé jusqu'à Bornemouth, où nous avons salué Robert-Louis Stevenson, qui, dans sa propriété de Skerryvore, soigne, à l'air de la Manche, sa phtisie chronique. Sa femme, Fanny, que je ne connaissais pas, est tout à fait charmante, et elle m'a paru avoir une personnalité très marquée. Nous avons pris le thé au pâle soleil de la mer, sur la longue pelouse bordée de rhododendrons. À l'abri de son ombrelle rouge, Stevenson m'a confié qu'il mettait la dernière main à un roman original et situé aux antipodes littéraires de ce qu'il écrit d'habitude...

— Une aventure scientifique, a-t-il précisé, avec un demi-sourire un peu crispé. Vous excuserez un littéraire d'empiéter sur votre domaine, mon cher.

Il n'a pas voulu m'en dire plus. D'ailleurs, assez curieusement, j'ai eu l'impression que cette conversation n'était pas du goût de sa femme, dont le regard de jais ne quittait pas son visage. Je n'ai même pas su le titre de son livre.

*5 janvier 1886*

L'illumination! Décidément, l'iode de la Manche favorise l'activité intellectuelle. Aussi, comment ai-je pu être si délibérément stupide? J'avais décrété que les phénomènes de matérialisation intervenaient par l'intermédiaire de deux pôles organiques, l'assemblée des spirites et le médium, qui en étaient le catalyseur. De là, j'en avais inféré, sans plus approfondir ma réflexion, qu'ils nécessitaient également, pour se reproduire, deux pôles scientifiques. Mais c'était tout ignorer des infinies ressources du corps humain! J'en suis sûr, à présent, le médium constitue, à lui seul, un véritable laboratoire psychique. Il ne se contente pas de capter les ondes, il en fait des images, et parfois de la matière. Ce qu'il me faut maintenant, c'est un appareil susceptible non seulement de recevoir les influx, mais de traduire aussi ce qu'ils signifient.

Bien entendu, j'ai aussitôt pensé aux disques de Nipkow, ce jeune prodige qui a mis au point la retransmission des images, il y a deux ans, à Hambourg. J'ai lu le compte rendu de ses travaux, et j'avoue que c'est tout à fait remarquable. Le principe en est le suivant : deux disques, plats et opaques, percés d'une série de trous en spirale, sont disposés face à face. L'objet de l'expérience est éclairé sous forme de lignes lumineuses superposées à travers le premier disque. La lumière étant transformée en courant électrique, le second disque, qui tourne en synchronisme exact avec le premier, reconstitue alors les lignes originales. Je vais appliquer le procédé dans le sens qui m'intéresse.

*15 janvier 1886*

L'espoir m'a infligé un choc qui m'a laissé pantelant. Dans le tube sous vide, la lumière a mis plus longtemps à se fractionner pour produire, vers l'anode, l'espace obscur dit de

Faraday. Quant à celui de la cathode, qui porte mon nom, j'ai cru y voir palpiter, sous la ténèbre, une pâleur verte. Mais, très vite, les choses sont rentrées dans l'ordre, et l'espace de Faraday s'est à nouveau fractionné pour finalement disparaître. Seule a subsisté la luminescence de l'anode.

Pris d'une fureur infantile, j'ai failli briser le tube. Ce qui m'a retenu, c'est moins le bon sens qu'une folie supplémentaire de mon imagination. L'idée m'est venue que, peut-être, à défaut de pouvoir atteindre aux capacités d'un médium qui obtient la matérialisation d'un ectoplasme en trois dimensions, les choses seraient plus faciles si je me contentais de recueillir les ondes en images plates sur une plaque de réception.

Je me suis aussitôt remis au travail. Je compte revenir, pour ce deuxième écran, au sélénium. À une formule spéciale de sélénium qui aurait la propriété de permettre les transferts discontinus d'énergie. Il se produirait alors un phénomène qu'on pourrait qualifier de photoélectrique...

*27 février 1886*

Le nouvel écran est composé d'une mosaïque de cristaux qu'un faisceau électromagnétique doit parcourir en recueillant successivement les charges plus ou moins fortes qu'y suscite la lumière. Ainsi, tous les points de l'image à reproduire seraient-ils analysés, puis recomposés. C'est un peu l'équivalent de la méthode inculquée aux enfants pour apprendre à lire : lettre par lettre, syllabe par syllabe, puis ligne par ligne. Une nuance de taille, pourtant, à cette comparaison : les ondes cathodiques devraient procéder à l'opération avec une telle rapidité que la reconstitution de l'image paraîtrait simultanée avec celle de son émission, grâce à la persistance de la sensation visuelle sur la rétine de l'observateur.

3 mars 1886

Je vais m'imposer une pause. Je ne puis me permettre de négliger complètement toutes mes autres activités. J'avais promis mon concours à des recherches aussi diverses que la teinture des tissus, la préparation du sucre de betterave et l'assainissement des égouts. En outre, je participe aux travaux de la Society for Psychical Research, la S.P.R. et je dirige le *Quarterly Journal of Sciences*. Ma fortune, après tout, n'est pas inépuisable. Et, outre la régularité de mes ressources financières, je dois aussi préserver mon image scientifique. Après Walton, qui a déjà peint mon portrait pour la Royal Society, voici que Ludovici me demande aussi de poser. Mais il s'agit cette fois de la National Portrait Gallery, ce qui ne laisse pas d'être flatteur. Nelly y a été très sensible, et elle est heureuse de me voir renouer avec le monde. La pauvre chère ignore que ce ne sera là qu'un entracte.

26 mars 1886

Tout est en place. Demain.

27 mars 1886

Mon Dieu, mon Dieu... les mots, vite, tant que je puis me fier à ma mémoire. Tant que je puis, aussi, faire confiance à ma rétine. Je veux rester maître de mon jugement, juguler mes émotions. Avant tout, donc, compte rendu clinique, les analyses viendront ensuite.

Je me suis assis dans le fauteuil, j'ai mis mes appareils en marche. Pendant quelques minutes, j'ai gardé les yeux obstinément fermés, j'avais si peur d'un nouvel échec! Et puis, j'ai



levé les paupières. Mon cœur a frappé un coup violent contre mes côtes, tandis qu'une transpiration subite m'inondait le corps : l'écran, en face de moi, palpait. Des ondes de lumière le parcouraient, qui se fractionnaient, se distordaient, puis se raccordaient pour laisser place à de grandes incandescences hachurées d'ombres opaques. Je me suis efforcé de me concentrer, de fixer mes pensées sur un seul objet — très vaguement Katie King... — mais j'en ai été incapable. Ma lucidité était comme emportée par un vertige centripète dont les nausées me secouaient. Et c'est presque malgré moi que, sur l'écran, les zones d'obscurité et de clarté se sont peu à peu amalgamées, ordonnées, puis ont pris des places que l'incohérence ne leur disputait plus. Du noir, du blanc, du gris, et, vers le haut, une plus grande luminosité...

Très insensiblement, les choses se sont alors décantées. Bien sûr, l'image restait floue, sans contours bien définis, mais enfin, on pouvait en distinguer le sens. Je vais m'efforcer de la restituer de la façon la plus objective possible. Le ciel — on voit quelques nuages —, la mer, calme, une étendue scintillante animée de ce qui paraît être une légère houle. Et ce qui ressemble au pont d'un bateau. On distingue nettement la ligne du bastingage. Puis tout cela s'anime. Une forme humaine, de dos, se dirige vers la rambarde. Morphologie jeune, presque adolescente. L'allure s'accélère...

Intensément, féroce­ment, je souhaite voir le visage de l'homme, qui, comme répondant à mon injonction muette, se retourne. Cette fois, je manque défaillir, je n'ai plus de salive dans la gorge, mon cœur bat à tout rompre, alors que la sueur qui coule jusque dans mes yeux, voile ma perception. Crooksy! Crooksy, avec sur son visage des marques sombres, avec des cheveux déjà clairsemés, avec, dans le regard, cette lueur égarée qu'il avait les derniers temps... Je suis en enfer. Je suis en enfer, parce que je sais ce qui va se produire : il va enjam­ber le bastingage et basculer dans le vide.

Il enjambe le bastingage et bascule dans le vide. Je crois

bien que j'ai poussé un cri aigu. Je me suis levé en titubant, je me suis littéralement jeté à terre, loin de la zone maléfique engendrée par le convecteur. À genoux, d'une main tremblante, j'ai interrompu un contact, puis un autre, puis un autre, jusqu'à ce que toutes les lumières se soient éteintes, jusqu'à ce que tous les murmures électriques se soient tus. J'arrête là mes notes pour ce soir. Je les reprendrai demain. Ou après-demain.

*29 mars 1886*

« William ! » a crié Nelly quand elle m'a vu.

Elle avait blêmi, reculé d'un pas, épouvantée par ma mine défaite. Je n'ai pas pu parler.

« William ! » a-t-elle répété, au bord de l'évanouissement, « qu'est-ce qui arrive ? Un malheur ? »

Je suis entré, j'ai tendu machinalement à George mon chapeau, ma canne et mon manteau, et lui ai fait signe de quitter le salon. Je suis allé d'un pas lourd au buffet, où je me suis servi une forte dose de brandy, dans le cliquetis du verre contre le verre. J'ai avalé l'alcool d'un trait. Une impérieuse chaleur m'a envahi, qui m'a réconforté tout en me coupant les jambes. Tombé dans un fauteuil, j'ai enfin balbutié : « N'ayez pas peur, Nelly, rien de grave. »

Elle a murmuré, les yeux écarquillés : « Ce sont vos travaux, n'est-ce pas ? Vous n'obtenez pas les résultats que vous escomptiez ? »

— Si... Oh, si ! »

J'ai précipitamment ajouté : « Est-ce que les enfants sont couchés ? »

— Bien sûr, William, à cette heure... »

Il y a eu entre nous un silence très lourd. Enfin, j'ai avoué, tout bas : « Nelly, j'ai vu Crooksy. »

Elle s'est assise à son tour, livide jusqu'aux oreilles. Elle a demandé d'une voix que l'incrédulité faisait chevroter : « Vous

avez vu votre frère ? Vous l'avez fait apparaître ? Mais alors, vous avez réussi, William !

— Oui... Non. Enfin, un écran m'a montré son image.

— Il a parlé ?

— Non, non, mon appareil ne restitue pas le son, ce n'est pas le phonographe d'Edison. Je n'ai eu droit qu'à son apparence... Imaginez une photographie douée de mouvement.

— Et... que faisait-il ? »

J'ai baissé les yeux pour éviter son regard. Je lui avais toujours caché la vérité, ainsi qu'à Walter, à toute la famille, et, en fait, à tout le monde. Seul le capitaine du vapeur se trouvait dans la confiance, par la force des choses. Et aussi Édouard, bien sûr. Mais Édouard est mort depuis huit ans... J'ai chuchoté, d'un ton très neutre : « Il était sur le pont d'un bateau. »

Elle a questionné, d'une voix rauque : « Croyez-vous que ce soit le jour où le pauvre garçon a été emporté par une lame ? Mais qu'aurait-il voulu vous faire comprendre ? »

— Je ne sais pas. En tout cas, c'était pendant cette traversée, puisqu'il n'avait encore jamais pris le bateau. »

Là encore, je venais de mentir, au moins par omission.

« Comptez-vous en parler à Walter ? »

— Bien entendu. »

Bien entendu. Mais que lui dirais-je ? Pourtant, je n'ai pas le droit de le tenir dans l'ignorance. Crooksy était notre frère préféré, parce que le benjamin des seize enfants que nous étions. C'est d'ailleurs Walter qui a imaginé ce surnom, partant du principe qu'il serait le dernier rejeton de notre génération à porter le nom de la famille.

« Allez-vous lui envoyer un câble ? »

— Non, ai-je répondu tout bas. Demain, j'irai le voir. »

J'ai soudain réalisé que, dans mon trouble, je n'avais pas pensé à examiner la physionomie de mes ondes cérébrales pendant la séance d'évocation.

30 mars 1886

Je suis d'abord repassé au laboratoire pour regarder le relevé de... dirais-je mon psychomètre? Aucun doute : sous l'influence de l'émotion, le cerveau émet des signes d'un caractère différent de ceux qu'on note à l'état de veille normal et dans le sommeil. À la fin du tracé, juste avant que j'aie interrompu le contact, des jambages escarpés effleuraient presque le bord du tambour.

31 mars 1886

Walter et moi avons parlé pendant deux heures. Dois-je dire qu'il était littéralement stupéfait? Je m'attendais à de l'aigreur, voire à de l'indignation : comment lui avais-je caché, lui, mon confident habituel, la nature des travaux auxquels je me livrais depuis cinq ans? Et là, j'avais la réponse prête : si le but final était bien l'évocation de formes astrales, les moyens pour y parvenir, tous de caractère purement technique, ressortissaient à la physique pure, pour laquelle Walter n'avait jamais manifesté qu'un intérêt détaché de profane. J'attendais donc d'avoir obtenu des résultats...

Mais non : seulement un immense étonnement, et quand je lui ai parlé de Crooksy, une émotion qui lui a arraché des larmes. Walter a toujours été très sensible, et il partageait avec moi cette affection peut-être un peu trop exclusive que nous vouions au benjamin de la famille...

« Qu'est-ce que tu as vu? » a-t-il demandé aussitôt.

J'ai biaisé. Je n'étais pas encore prêt à la confrontation.

« Ce n'était pas très net : Crooksy sur le pont du bateau. La mer, le ciel...

— Et c'est tout?

— C'est tout, l'image n'a pas persisté longtemps.

— En as-tu parlé à Ellen ? »

Malgré notre intimité quasi quotidienne, et bien qu'elle l'en eût souvent prié, Walter, toujours attaché aux formes, ne s'est jamais résolu à appeler ma femme par son diminutif.

« Oui. Hier.

— Qu'a-t-elle dit ? Elle n'a pas demandé à le voir ? »

Il avait la voix rauque, au bord de la brisure.

« Non. Peut-être n'a-t-elle pas osé. Ou alors, tout cela l'effraie, elle craint d'affronter les spectres... »

— Moi, je veux le voir ! » a-t-il lancé d'un ton brûlant.

J'ai acquiescé. Pas une seconde, je n'avais envisagé de lui interdire l'accès de mon laboratoire, je n'en avais pas le droit. Mais je redoutais ses réactions. Il allait maintenant falloir tout lui dire, et ce lui serait un nouveau choc.

« Quand, Walter ? »

— Tout de suite, c'est possible ?

— C'est possible », ai-je murmuré.

Tôt ou tard, je devais en passer par là. Nous avons donc pris un cab. Un smog épais avait recouvert la ville, et alors que nous arrivions au Nichol, je me suis surpris à penser que l'aspect des rues était à l'image de mon âme. Je me voyais agir dans un état second, presque somnambulique, cette hypnose dont Charcot et l'école de Nancy prétendent faire un instrument psychique. J'ai ouvert la porte, repoussant du pied le chien jaune qui prétendait entrer, j'ai refermé, et précédé mon frère sur les marches qui menaient au laboratoire. Walter, stupéfait, les yeux écarquillés, s'est immobilisé sur le seuil du local, tandis que, machinalement et avec des gestes de routine, j'actionnais, l'un après l'autre, mes commutateurs. Les lumières ont palpité, les moteurs se sont mis à ronronner.

« Jamais je n'aurais imaginé cela », a chuchoté mon frère, d'une voix à peine audible.

Mais au moment où j'allais m'asseoir, il a crié :

« Non, moi ! »

Je suis resté interdit, sans forces. J'ai balbutié : « Pourquoi ? »

— Pourquoi pas ? a-t-il âprement répliqué. Je possède les mêmes dons que toi. Rappelle-toi, quand nous sollicitons Douglas Home et Mary Marshall, il y a quinze ans, les phénomènes avaient encore plus de force quand j'étais présent ! Et puis, Crooksy t'a délivré un message. Il voudra peut-être m'en transmettre un aussi ! »

J'ai acquiescé faiblement : « Oui, oui... »

Sans attendre plus longtemps, il s'est assis dans le fauteuil, les yeux fixes, les mains crispées sur les accoudoirs. J'ai regretté de ne pas avoir un autre siège, tant mes jambes étaient faibles. Alors, je me suis adossé au mur, derrière lui, face à l'écran, et j'ai attendu. Une angoisse confuse m'habitait, une crainte à la mesure des forces obscures que nous suscitons. Et aussi un grand tourment à l'idée que je devrais bientôt tout révéler à Walter. Pendant que mes pensées tourbillonnaient, mes yeux suivaient machinalement les contrastes lumineux qui se succédaient sur l'écran. Du blanc, du noir, du gris, et comme la première fois, une plus grande clarté vers le haut. Un ciel parcouru de nuages...

Tout à coup, mon attention a été alertée. Quelque chose, dans l'image, était nouveau : la mer. Je l'avais vue calme, à peine mouvante. Et voici que des courants l'agitaient, que des enflures liquides devinées glauques éclataient en gerbes rageuses, dans un poudroiement de lumières que le vent arrachait aux crêtes des vagues. Et la ligne du bastingage, au lieu de rester droite, presque immobile, montait, descendait, prenait des positions obliques, comme soumise à une forte houle.

Crooksy est apparu. Moi, je savais que c'était Crooksy, car il avait le dos tourné, et sans doute sous l'effet du même influx que j'avais émis, la force psychique de Walter a fait que notre frère s'est retourné. Walter a poussé un cri sourd. Moi aussi, j'ai crié, mais il ne s'en est pas rendu compte. Je le voyais en profil perdu, la peau luisant de sueur sous le reflet blême de l'écran. Il haletait. Et je bénissais le Ciel de me trouver derrière lui, à un endroit où il ne pouvait voir mon visage. Il y aurait

lu la stupéfaction la plus complète. Car aujourd'hui, la figure de Crooksy n'était plus la même. Je n'y relevais aucune de ces taches sombres qui la maculaient lors de sa première apparition, aucune trace, en tout cas, des papules érythémato-squammeuses qui marquent la période secondaire de la maladie. Et sa chevelure était encore saine, très fournie. Jusqu'à son expression qui était différente. C'était maintenant celle d'un adolescent habité par la joie de vivre et le plaisir du voyage. Il s'approchait du bastingage, d'une marche incertaine à cause du roulis, la tête rejetée en arrière pour mieux respirer l'odeur tonique des embruns... Et puis, la lame a déferlé dans un jaillissement d'écume lumineuse. Walter a hurlé. Éperdu d'émotion, bouleversé de perplexité, j'ai dû crier aussi, tandis que Crooksy était renversé, balayé comme un fétu de paille, avant d'être emporté vers les abîmes.

D'un effort désespéré, je me suis jeté vers le commutateur que j'ai actionné. Tout s'est éteint, et, dans la seconde, l'ombre et le silence ont repris possession du lieu. Walter, plié en deux, pleurait, la tête dans ses mains. Moi, je devais être livide, mais le sentiment qui dominait en moi était la stupeur. Une stupeur énorme, paralysante. Je ne comprenais plus rien à rien. Je savais, moi, que Crooksy s'était volontairement jeté à l'eau. Le témoignage d'Édouard, du capitaine de l'équipage, était sans équivoque, et les efforts qu'ils avaient déployés pour repêcher mon malheureux frère incontestables. Mais Crooksy, qui ne savait pas nager, avait coulé à pic, et l'état de la mer n'était pour rien dans le drame.

J'ai aidé Walter à se relever. Il a tourné vers moi son visage ruisselant de larmes, a bredouillé : « C'est aussi ce que tu as vu, n'est-ce pas ? Tu voulais me le cacher pour ne pas me faire de la peine... »

J'ai acquiescé, lâchement, avec un soulagement que je savais provisoire, mais qui me permettait au moins, dans un premier temps, de battre le rappel de mes esprits en pleine déroute.

« C'est cela qu'il voulait nous dire, n'est-ce pas ? »

Je n'ai pas répondu. Il m'a alors saisi aux revers du veston, a clamé : « Oui, c'est de cela qu'il voulait nous faire part ! Sa peur, sa souffrance, sa mort ! Mais c'est épouvantable, William, en as-tu conscience ? Ce cauchemar perpétuel, ce doit être cela, la damnation ! Il faut faire quelque chose, on ne peut pas le laisser endurer un tel enfer pour l'éternité ! »

Un sanglot a noyé sa voix. Je lui ai dit doucement, presque tendrement : « Calme-toi, Walter, nous allons voir, nous allons réfléchir. Et s'il revit chaque fois la scène, s'il veut nous la faire partager, c'est peut-être parce que cela atténue son martyre... »

Il n'a rien répondu, a secoué la tête avec une infinie tristesse, tandis que je l'aidais à enfiler son manteau, que je le guidais vers la porte, comme un malade, comme un vieillard. En bas, le chien qui attendait à la porte, a reculé, gémi, et j'ai confusément pensé que son obscur instinct animal ressentait notre désespoir comme une brûlure.

Nous sommes remontés dans le cab qui stationnait contre le trottoir sous l'œil curieux, presque inquiet du cocher. Nous n'avons plus échangé un mot durant tout le trajet. Le chagrin avait anéanti Walter. Moi, j'étais en proie à l'angoisse, une angoisse toute scientifique. Pourquoi ? Pourquoi ? Florence Corner avait fraudé. Eusapia Palladino avait fraudé, et j'avais décidé de ne plus faire confiance à la nature humaine. Avec un orgueil démesuré d'apprenti sorcier, j'avais cru mettre au point une technique que je voulais infaillible, imperméable aux faiblesses organiques, fermée aux émotions fallacieuses. Et voici que mes machines, elles aussi, se mettaient à tricher !

*2 avril 1886*

À Nelly, j'ai simplement rapporté que nous avons vu le visage de Crooksy, visage sans expression particulière. Et bien entendu, il n'a pas parlé, puisque mes appareils ne sont pas prévus pour cela. C'est la fiction dont nous sommes convenus



avec Walter. En tout cas pour l'instant. Margaret y aura droit également. Le secret — a déclaré Walter — est trop lourd à porter pour être partagé. Il n'y avait là de sa part aucun humour, simplement la constatation d'une évidence. Sans doute physique et psychologie obéissent-elles à des lois antagonistes. J'ai bien senti que Nelly aurait aimé participer à l'expérience et prendre sa part des émotions qu'elle suscite, mais elle n'a pas osé me le demander, et moi, hypocritement, j'ai feint de croire qu'elle redoutait de se soumettre à l'épreuve.

Je suis revenu hier soir au laboratoire, à travers les rues toujours noyées de brouillard. J'ai aussitôt regardé le psychomètre. Les ondes cérébrales de Walter ont dessiné sur le papier des arabesques forcenées, menant le stylet au bout de son amplitude. Mon frère avait été plus ému que moi. Normal. Il a eu le choc de la surprise, et ce n'est pas un scientifique. Chez lui, la vie affective prend le pas sur la vie intellectuelle. Alors que je m'abîmais dans mes introspections, alors que je me demandais si je n'allais pas succomber à la tentation de m'infliger une nouvelle expérience, j'ai eu conscience d'un vague inouvement, à l'entrée, accompagné d'un bruit léger. J'avais dû laisser entrouverte la porte de la rue, et le chien jaune était monté. Il passait dans l'embrasement un museau prudent, où guettaient des yeux mobiles, prêts à la peur.

C'est alors que l'idée a flamboyé en moi comme un brasier. Je suis resté coi quelques secondes, paralysé par la perspective même qu'elle impliquait. Puisque la machine trichait, pourquoi ne pas tricher avec elle? Pourquoi ne pas lui soumettre un sujet dont l'embryon de pensée ne dégagerait que les influx les moins propres à la représentation visuelle? Et comment les appareils traduiraient-ils les mouvements d'une âme aussi rudimentaire?

L'instant d'après, je dévalais dans la rue, ayant enfermé l'animal derrière la porte, à laquelle je l'entendais gratter désespérément. Un saut chez l'épicier. Il ne vendait pas de viande fraîche, mais je lui ai pris des tranches de pastrami.

« C'est pour vous, sir ? » a demandé l'épicier, surpris de voir un gentleman d'aspect si britannique verser dans l'exotisme culinaire.

« Non, ai-je machinalement répondu, c'est pour le chien. »

Il a secoué la tête, exprimant sur le mode prudent : « Ce chien jaune qu'on voit dans la rue ? Ce n'est pas bien, sir, si je puis me permettre. Nous n'avons pas besoin de ces bêtes errantes.

— Pourquoi ? ai-je répliqué, glacial. Le quartier est si désert qu'on ne saurait refuser du monde. »

Il n'a rien dit. En sortant, j'ai regardé son nom, sur la devanture : il se terminait en « ski ». Il y a beaucoup de Polonais à Whitechapel et dans les environs. Ces gens-là ne sont peut-être pas en mesure d'apprécier l'ironie anglaise. En haut, le chien grattait toujours contre la porte. L'odeur de la viande séchée l'a fait saliver. Lorsque j'ai posé les tranches de pastrami sur le siège du fauteuil, lorsque je l'ai saisi sous les flancs pour l'y installer lui-même afin qu'il pût les dévorer, il n'a montré aucune réticence.

J'ai actionné les commutateurs. Une seconde, les lueurs et les bruits lui ont fait redresser la truffe, mais il est aussitôt revenu à la préoccupation première de tous les animaux, qui est celle de la subsistance, donc de la survie. Moi, je regardais avidement l'écran, qui palpait sous les vagues de lumière et d'ombre, dont l'alternance n'offrait à l'interprétation aucun sens précis. Deux bonnes minutes se sont passées avant qu'enfin se dessine un semblant d'image.

J'ai dit un semblant. Il fallait en effet beaucoup d'imagination pour y deviner quelque chose, mais enfin, j'ai cru distinguer des quartiers de viande, un liquide brun (du sang ?) et un vague paysage tout blanc qui pouvait évoquer la neige. Encore un instant, et des hachures sont apparues, se sont ordonnées en rangées parallèles, dont l'aspect final m'a fait frissonner : des crocs, certains maculés de cette couleur brune que je soupçonnais être du sang...

Soudain, j'ai pris conscience que le bruit de déglutition avait cessé. Sur le fauteuil, le chien avait cessé de déchiqueter les tranches de viande. Il levait une gueule inquiète, aux poils hérissés sur la nuque, et son regard s'affolait. Une bave épaisse coulait de ses commissures. J'ai jeté un regard au tambour du psychomètre, ce que, dans le tumulte de mes pensées, je n'avais pas encore songé à faire. Le tracé avait été uniformément plat jusqu'alors, mis à part de minuscules oscillations marquant une vie rudimentaire de l'esprit. Et voici que le stylet zigzaguait de façon désordonnée vers le haut, vers le bas. Il a soudain dessiné une sorte de paraphe convulsif, tandis que le chien gémissait sourdement.

J'ai senti son mouvement pour sauter du fauteuil. Alors, de toutes mes forces, je l'y ai maintenu, mes mains sur ses pattes et sa croupe, ma tête serrée contre ses mâchoires. Il a jeté un aboi bref, désespéré, et je me suis dit, très vaguement, que dans cette position, mon convecteur devait aussi bien capter mes propres influx cérébraux que ceux de la bête captive. Au même moment, le décor s'est modifié, il a pris une surprenante netteté : à perte de vue, une lande crépusculaire. À l'horizon, sur un escarpement, se découpait la forme d'un chien, un chien, sans conteste, mais un chien possédant trois têtes, toutes trois levées vers le ciel de ténèbres pour un hurlement silencieux qu'on devinait sans fin. Une douleur aiguë, au poignet, m'a fait lâcher prise. Le chien s'est littéralement lancé hors du fauteuil et, la queue basse, il a disparu dans l'embrasure noire de la porte.

J'ai regardé l'écran. L'image s'affaiblissait rapidement. Alors que tout y redevenait gris, un aboi prolongé est monté de la rue, l'appel d'une bête qui hurle à la mort. Je me suis précipité à la fenêtre, mais l'on n'y voyait pas au-delà du premier lampadaire. Le cri du chien s'est répété, assourdi par la brume, déjà plus lointain... J'ai examiné mon poignet mordu. Il ne saignait pas, mais il faudra que je passe demain à Saint Thomas pour

me faire administrer le vaccin mis au point par Louis Pasteur le 6 juillet dernier. On ne saurait être trop prudent.

*3 avril 1886*

La nuit dernière, il paraît que j'ai crié, assez pour réveiller Nelly, qui m'a aussitôt secoué. Je lui ai vu un visage blême, aux yeux étrécis par la frayeur. Elle a dit, presque haineusement : « William, je vous en supplie, abandonnez vos travaux ! »

J'ai répliqué, de mauvaise humeur : « Mes travaux ne sont pour rien là-dedans, Nelly. J'ai déjà travaillé plus.

— Pas sur ce sujet. Aviez-vous rêvé ?

— Si j'ai rêvé, je ne m'en souviens plus. »

Je ne lui disais pas la vérité. J'avais rêvé des rues de White-chapel et des créatures sans vertu qui les hantent. J'ai vu Crooksy parmi elles...

Cet après-midi, je me suis fait traiter à Saint Thomas. Et j'ai profité de ce que je me trouvais dans les lieux pour rendre visite à mon ami John Hughlins Jackson, au département de physiologie. Ce neurologue réputé, sympathisant de nos thèses, y possède un laboratoire. Je lui ai d'abord expliqué que j'avais été mordu par un chien au cours d'une expérience, et que je prenais simplement les élémentaires précautions d'usage. Ma requête suivante lui a fait lever les sourcils : « Un lapin ?

— L'un de vos cobayes, John. Bien entendu, je le rachète à votre laboratoire. »

Il a eu un geste munificent. « Aucune importance, Saint Thomas peut assumer cette dépense du moment que c'est pour la gloire de la science. Je vous demanderai simplement une signature. Charles ! »

Un jeune homme d'une trentaine d'années est entré dans le bureau. Jackson me l'a présenté comme son meilleur disciple.

« Charles Sherrington, qui prendra un jour ma succession. »

À sa demande, Sherrington m'a apporté, dans une cage

légère, un lapin de race ordinaire, aux yeux ronds vacillant d'inquiétude, aux oreilles presque collées sur l'échine. Sherrington m'a questionné : « Si ce n'est pas indiscret, sir, que vient faire un animal dans une expérience de physique pure ? »

J'ai répondu, d'un ton léger : « J'ai simplement besoin d'expérimenter l'un de mes appareils sur un organisme vivant, mais soyez rassuré, le sujet ne souffrira pas. Je pourrais aussi bien me soumettre moi-même à l'essai, seulement, le volume et le poids constituent des obstacles insurmontables pour la fragilité de mes instruments. »

Je me suis autorisé de l'atmosphère amicale qui s'était installée entre nous pour poser une question dont l'absurdité apparente m'embarrassait un peu : « Que pensez-vous de l'intelligence des animaux ? »

Ils n'ont pas été aussi surpris que je m'y attendais. « Elle existe, a affirmé péremptoirement Jackson. Très rudimentaire, certes, et variable selon les espèces ou les individus, mais en aucun cas on ne saurait la situer au degré zéro, de l'activité cérébrale.

— Et l'instinct ?

— Alors cela, c'est le grand mystère de la nature ! Mais Charles a une explication toute personnelle à ce sujet. Dites-la, Charles ! »

Un peu gêné, Sherrington a déclaré : « L'idée originale en revient à Cuvier, sir. C'est lui qui a souligné que les animaux paraissent vivre en état de somnambulisme conscient, comme si tous leurs actes procédaient d'une science infuse, *sui generis* en quelque sorte... »

— Et ?

— Et il semblerait qu'ils utilisent en ce cas des connaissances transmises, résultant de la somme des expériences accumulées au fil des innombrables générations précédentes.

— Une mémoire de l'espèce, en somme ?

— On peut le formuler ainsi. »

À ma demande, ils ont recouvert la cage d'un léger voile,

afin d'en dissimuler le contenu. Je suis sorti très rêveur de Saint Thomas. Une idée sourdait au fond de moi-même, que ma pudeur scientifique se refusait à expliciter, mais qui me terrifiait, car, avérée, elle menaçait de remettre en cause toutes mes convictions. Finalement, je n'y ai pas résisté. Au lieu de rentrer à Kensington, j'ai demandé au cocher du cab de me conduire au Nichol. Je voulais procéder immédiatement à l'expérience.

.....  
C'est fait, mais à quel prix! Le lapin est mort... Moi qui avais promis à Jackson de ne pas le faire souffrir, Dieu me pardonne, je crois bien qu'il est mort de peur.

Cette fois, j'avais directement posé la cage sur le siège du fauteuil. Pendant quelques minutes, j'ai cru n'obtenir aucun résultat. L'écran grésillait, en une alternance de gris que la lumière habillait de fugaces scintillances. Et puis, peu à peu, de vagues formes ont pris naissance. En même temps, le lapin a commencé à s'agiter, à se cogner aux barreaux de la cage, visiblement saisi d'une atroce panique. J'ai cru discerner une voussure animale, qui a très vite traversé l'écran, après quoi, une succession d'ombres flexibles m'ont suggéré l'idée de fougères. Le ciel est apparu. Enfin, je l'imagine, car il y avait quelque chose comme une lune, pleine, ronde, en haut et à droite d'un panorama noyé de nuit...

Tout à coup, l'image de la lune s'est obscurcie, j'ai vu passer l'ombre d'une sorte d'aile qui battait convulsivement, mais avec une telle intensité visuelle qu'il m'a semblé sentir un léger souffle d'air. Le lapin a poussé un petit cri plaintif, avant de rouler sur lui-même. Je me suis précipité, je l'ai retiré de la cage. Son cœur avait cessé de battre.

*5 avril 1886*

Hier, en sortant du laboratoire, ma cage recouverte d'étoffe à la main, j'ai croisé l'épicier qui, avec des manières hésitantes,

a manifesté l'intention de me parler. Nous nous sommes salués, et, timidement, il m'a déclaré : « Veuillez excuser mon audace, sir, mais c'est à propos du chien... »

Je me suis immobilisé, sans doute un peu plus pâle, et il a paru s'en rendre compte, car il a repris, avec un nouvel aplomb : « J'espère qu'il ne vous a pas mordu, sir ? »

J'ai réprimé mon inquiétude pour mentir sans hésitation, la main gauche enfouie au fond de ma poche. « Non, pourquoi ?

— On a dû l'abattre, sir, il était devenu enragé. Un enfant a été mordu, qu'on a dû aussitôt conduire au London Hospital, où l'on pratique le traitement français. Vous-même, vous l'aviez vue, cette bête, avant-hier ?

— Si fait, ai-je répondu avec quelque distance. Elle était alors en parfaite santé. Elle a mangé, elle a bu. Vous savez ce que signifie hydrophobie ? »

Il n'en avait pas idée, et je soupçonnais avec raison son ignorance sur ce point. Aussi, lui ai-je expliqué, affichant une impatience que je voulais hautaine : « C'est l'autre mot pour désigner la rage. Cela veut dire : qui craint l'eau. Les chiens enragés ne boivent pas. Ils ne mangent pas non plus, d'ailleurs. Avant-hier, celui-ci n'était pas malade.

— Mais hier, il l'était, sir », a-t-il murmuré.

J'ai déclaré, d'un ton sans réplique : « Ce sont des choses qui arrivent. Au revoir.

— Au revoir, sir. Moi, je voulais simplement vous mettre en garde, au cas où vous vous attacheriez à un autre chien.

— Soyez tranquille, il n'en est pas question. Merci. »

J'ai pris congé un peu sèchement. À l'intérieur de moi-même, j'étais bouleversé. Avant de passer sous le convecteur, ce chien dévorait de bon appétit le pastrami que je lui avais acheté. Il n'était pas enragé. Il est notoire que les animaux enragés refusent toute nourriture. Ou la maladie couvait-elle déjà ? La période d'incubation chez les chiens varie de trois semaines à trois mois selon les individus.

Il y avait une autre explication, mais elle était si folle que

j'ai refusé de l'envisager dans un premier temps. Pourtant, peu à peu, j'y suis venu, tandis que le cab me ramenait à Kensington, avec ma cage où gisait le lapin mort : était-il possible que la seule puissance de l'esprit réussisse à susciter la matière ? On l'avait bien vu, avec les médiums ! Autrement dit, se pouvait-il que le choc émotionnel subi par le chien eût créé — je dis bien créé — dans son organisme ce fatal agent de la rage que tous les savants du monde traquent dans leurs microscopes ?

À concevoir cette hypothèse, je me suis senti inondé de sueurs froides. Peut-être, sans le vouloir, avais-je mis au point une version scientifique de la fameuse boîte de Pandore ?

*20 avril 1886*

Parenthèse. Je veux prendre une certaine distance avec le problème. Pourtant, hier, avant le début de notre séance mensuelle de la S.P.R., je n'ai pu m'empêcher de questionner Alfred Russel Wallace, dont les travaux, concurremment avec ceux de Darwin, commencent à faire autorité en matière d'évolution animale.

« Croyez-vous à la mémoire de l'espèce, Alfred ? »

Il a répondu, sur le ton de l'évidence : « Je pense que le fait est indéniable. Nous possédons la mémoire individuelle, les espèces inférieures ont celle-là, qui est indispensable à leur survie. Ce qu'on appelle un peu sommairement l'instinct.

— Et cette mémoire collective, nous autres, humains, en serions dépourvus ?

— Disons que, n'ayant pas la même utilité, elle tend à s'atrophier. Encore que...

— Oui ?

— La théorie panhégélienne de Von Hartmann implique le concept selon lequel le subconscient individuel ne constitue que l'infinitésimale partie d'un subconscient universel, patri-



moine collectif de toutes nos obsessions et de toutes nos tendances : son fameux Un-Tout.

— Métaphysique!

— Si l'on veut.»

J'en vins à ce qui me préoccupait.

« Une question qui concerne tout particulièrement vos travaux sur la zoologie géographique, Alfred. Avez-vous jamais entendu parler d'un animal de l'espèce canine qui aurait eu trois têtes, loin dans l'espace ou loin dans le temps? »

Il a franchement éclaté de rire.

« Alors là, William, je pense que vous plaisantez! Un chien à trois têtes? On n'a jamais trouvé de fossile qui s'y apparente de quelque façon. En revanche... »

J'ai coupé, un peu sèchement : « Je sais, le Cerbère.

— Alors, mon cher, pourquoi me posez-vous la question? Le Cerbère, gardien des enfers, que l'Art a doté de trois têtes, alors qu'Hésiode lui en prête cinquante! Dans la mesure où il ne s'agit que d'une création de l'esprit humain, nous revenons d'une certaine façon à notre sujet précédent, vous savez?

— C'est vrai », ai-je admis, très sombre.

Je me souvenais que, maintenant le chien sur le fauteuil, j'avais, sans le vouloir, soumis mes propres ondes cérébrales à l'analyse de la machine... Et, par un curieux caprice du destin, le débat a pris, un peu plus tard, un tour qui n'était pas fait pour m'éloigner de mes préoccupations. Myers, toujours tenant de la transmission de pensée, parlait, à ce propos, des travaux originaux d'un de nos nouveaux correspondants à Paris, Pierre Janet. C'est le fils du célèbre Paul Janet, de la Sorbonne, qui, malgré sa jeunesse, se taille déjà une enviable réputation de chercheur au laboratoire de psychologie pathologique de la Salpêtrière.

Pierre Janet soutient donc qu'il y a, dans l'esprit, deux activités différentes, celle de la conscience, qui est une activité de synthèse, et celle de la conservation, qui la complète. D'après lui, que cesse l'activité de synthèse, et voilà l'esprit livré à l'action

d'une seule force : l'inconscient. Ainsi, n'y aurait-il pas qu'un seul individu psychologique, un seul MOI dans l'homme, il y en aurait plusieurs, différents, voire antagonistes. À partir de ces arguments, Myers a prétendu jeter les bases d'une métaphysique moderne, très spiritualiste. Sir Oliver Lodge appuyait la thèse, mais le philosophe William James, l'un de nos membres américains de passage à Londres ce soir-là, m'a paru plus réservé, peut-être parce que ses propres vues sur le comportement religieux n'y trouvent pas leur compte. Beaucoup des autres membres de l'association partageaient ce scepticisme, et sans doute attendaient-ils que j'abonde dans leur sens car mon silence obstiné les a considérablement surpris.

La réunion s'est terminée sans que nous fussions tombés d'accord, mais j'avais eu le plaisir de faire la connaissance d'Henry James, écrivain déjà renommé, que son frère William avait invité à assister à nos débats. Il se trouve qu'il est maintenant mon voisin proche dans Kensington, où il s'est installé aux De Vere Gardens le mois dernier.

*25 avril 1886*

J'ai cédé. Je suis repassé sous le convecteur. Et là, j'ai, en quelque sorte, revécu mon rêve de l'autre nuit. Après la phase d'alternance de brume et de lumière, j'ai cru reconnaître les rues de Soho, Whitechapel ou Spitalfields. Dans le jeune homme, poussé par les démons de l'adolescence, qui parcourait ces lieux vénéreux, j'ai identifié Crooksy. Quant aux femmes perdues avec qui il désirait faire commerce, je leur ai vu des physionomies abjectes, marquées par le vice, l'alcool et même l'âge : peut-être des prostituées telles que, moi, je les imagine. En tout cas, aucune d'entre elles ne trouvait sa place dans les confidences que m'avait consenties mon jeune frère. Ce spectacle sordide m'a soudain soumis à un vertige tel que j'en ai ressenti des palpitations cardiaques, à la limite du

malaise. J'étais inondé de sueur quand je me suis résolu à interrompre le courant électrique.

Et il s'est produit, ce soir-là, un curieux incident. Alors que je quittais le laboratoire après avoir éteint le gaz, je me suis retourné, étreint par la sensation diffuse qu'une faible source lumineuse persistait derrière moi. J'ai vu, à l'anode du tube, une lueur verte, ténue, mais incontestable. J'en suis resté stupéfait. J'ai aussitôt vérifié les commutateurs. Mais non : tout avait bien été fermé. D'où provenait donc l'énergie de cette mystérieuse luminescence ? Rien, de ce que je savais de la physique, et j'en savais beaucoup, ne me paraissait susceptible de l'expliquer.

J'ai remis à demain l'explication du phénomène.

*28 avril 1886*

Il a tout de même fallu que j'en aie le cœur net. Avant de retourner au laboratoire, je suis allé voir Mme Cook, la mère de Florence Corner. Dois-je l'avouer ? Mes relations avec cette femme ont toujours été empreintes d'une certaine gêne. Bien sûr, je lui suis reconnaissant de m'avoir un jour amené Florence, par qui j'ai rencontré Katie King, mais, à l'époque, elle n'avait pas agi pour la seule gloire de la Science. Elle monnayait, parfois durement, les dons médiumniques de sa fille. Et maintenant que celle-ci est mariée, elle doit regretter qu'une si belle source de revenus lui échappe.

Cette femme, brune, petite, un peu courte sur jambes, comme d'ailleurs l'est Florence, ne présente pas, au jugement de ceux qui la connaissent, une moralité sans faille. À l'époque où Wolkmann répandait d'odieuses calomnies sur les prétendues relations existant entre Florence et moi, elle a montré si peu d'indignation que je me suis demandé si elle ne voyait pas, dans cette ambiguïté, un moyen plus ou moins douteux d'accroître les ressources financières de la famille. Je ne men-

tionne que pour mémoire M. Cook, être falot sans autre volonté que celle de son épouse.

Je m'attendais donc à un accueil des plus réservés. Mais c'était sans compter avec la particulière disposition d'esprit de cette femme. Elle m'a accueilli fort aimablement, pressentant sous ma démarche une probable occurrence de bénéfice. M. Cook était absent, mais il l'était toujours, même en situation de présence corporelle. J'ai demandé des nouvelles de Florence, dont il me fut dit qu'elle était à présent une heureuse mère de famille. Elle contribuait encore, de temps à autre, à des séances de spiritisme, mais ses obligations familiales, n'est-ce pas...

Le silence est retombé entre nous. Mme Cook avait des yeux aux aguets. J'ai prétendu que je préparais un livre sur les évocations de Katie King par Florence et que, pour cela, j'avais besoin de reconstituer le cheminement mental qui, dès l'adolescence, l'avait amenée à faire preuve de dons si surprenants. Il m'avait donc semblé judicieux de m'adresser à sa mère, de qui elle était si proche. Bien entendu, j'étais prêt à dédommager le temps qu'elle me consacrerait. Cette phrase a été un sésame. Mme Cook s'est montrée disposée à me confier tout ce que je désirais savoir. À mes questions concernant l'enfance de Florence et ses rêves d'adolescente, elle a répondu sans aucune originalité que sa fille voulait faire un beau mariage et être admise dans la haute société.

« Était-elle satisfaite de son apparence physique ? »

Là, Mme Cook a paru très étonnée.

« Je ne sais pas. Elle ne m'en a jamais parlé.

— Y avait-il l'une de ses camarades qu'elle admirait particulièrement ? »

Mme Cook s'est animée. « Ah oui, Sybil Colson. Elle s'habillait comme elle, elle singeait toutes ses manières. »

J'ai questionné, d'un ton que je me suis appliqué à rendre neutre : « À quoi ressemblait Sybil Colson, madame Cook ?

— Elle était plus grande, plus mince que Florence. Et

blonde, des cheveux couleur de blé... Je crois que c'était pour cela que Florence l'admirait, sir. »

J'ai baissé les paupières pour qu'elle ne surprenne pas l'expression de mon regard. Grande, mince, blonde, comme l'était Katie King. Une pensée fulgurante m'a traversé, qui m'a imposé le silence, tandis que Mme Cook parlait d'abondance. Je me suis remémoré ce que disait le fantôme nommé Katie King lors de ses évocations. Elle affirmait être la fille de John King, connu dans tous les cercles spiritualistes comme étant l'esprit qui préside aux séances organisées pour susciter les phénomènes physiques. Je me souvenais aussi que, selon John King lui-même, ce nom était le code générique d'une certaine catégorie d'esprits plus qu'un véritable patronyme. En fait, son nom terrestre aurait été Morgan, et il aurait vécu deux siècles plus tôt, dans l'île de la Jamaïque...

J'interrompis le discours de Mme Cook.

« Est-ce que Florence lisait beaucoup, dans son jeune âge ? »

— Énormément, sir, a-t-elle aussitôt répondu. Trop, à mon avis. Elle avait la tête bourrée d'histoires.

— Avez-vous conservé ses livres ?

— Quelques-uns. Elle en a laissé ici, mais je ne veux pas m'en défaire. Vous comprenez, ce sont des souvenirs précieux. »

J'ai assuré, sur le ton le plus apaisant possible :

« Je ne veux que les voir, madame Cook ! »

Étais-je naïf ! Elle a si mal masqué sa déception que j'ai rajouté sans attendre : « Naturellement, si l'un d'eux me paraît entrer dans le cadre de mes recherches, je me permettrai d'insister pour l'acquérir, au prix que vous-même attacherez à sa valeur sentimentale. »

Mme Cook a resplendi. Elle m'a resservi du thé.

« Je vous demande un petit quart d'heure, sir, le temps d'aller retrouver tout cela. »

J'ai patienté. Elle est revenue très vite avec une pile de volumes que, l'œil allumé, elle a déposés sur la table. Je les ai rapidement compulsés. Un seul d'entre eux a attiré mon atten-

tion, un livre de pirates abondamment illustré. On n'y avait pas lésiné sur les tempêtes, les scènes d'abordage, les sabres et les incendies. Il contait l'histoire d'une belle princesse enlevée en mer par l'un des plus fameux flibustiers de l'époque, en l'occurrence le règne de Charles II. Cet homme féroce, sans scrupule ni pitié, de qui le supplice de la planche était l'amusement favori, la jeune fille l'amenait à résipiscence, par la seule force de sa faiblesse. Et l'on découvrait à la fin qu'elle était la propre fille du pirate. Lui, n'était autre que le célèbre Henry Morgan, qui avait pillé Cuba et Panamá pour son compte personnel avant que Charles II l'eût nommé gouverneur de la Jamaïque. Quant à la princesse, évidemment imaginaire, la représentation qu'en donnait l'illustrateur a asséché ma gorge : grande, mince, blonde, aucun doute, il s'agissait bien de Katie King, le fantôme évoqué par Florence Cook pendant trois ans.

« Pouvez-vous me laisser celui-ci ? »

Mme Cook a répondu, les yeux baissés, dans l'attitude d'une vierge martyre : « Si cela est vraiment nécessaire à vos recherches, sir, je ne voudrais pas y faire obstacle. C'est vrai que c'était son préféré, celui-là, elle le regardait tous les soirs avant de s'endormir. »

Elle n'a pas osé fixer de prix. J'étais prêt à en donner cinquante guinées, voire cent, mais pour ne pas éveiller ses soupçons, je lui en ai offert vingt, ce dont elle a paru plus que satisfaite. Elle a seulement demandé, avec un regret visible : « Vous ne voulez pas les autres ? Elle les aimait aussi. »

— Non, merci. »

J'ai posé l'argent sur la table, saisi le livre, puis j'ai pris congé. J'avais la tête bourdonnante de pensées contradictoires et mes convictions spiritualistes étaient en totale déroute. Au lieu de rentrer directement, je me suis fait arrêter au British Museum, où j'ai consulté tout ce qui concernait le nouveau problème dont je me préoccupais.

J'y ai notamment découvert la thèse soutenue en 1880 par un auteur français nommé Conselet, « Étude sur la vie sub-

consciente de l'esprit». Dans son introduction, Conselet écrivait à peu près :

« ... Sous la surface lumineuse qui s'offre à l'observation intérieure, s'étend une région obscure, inexplorée, peuplée de phénomènes subconscients dont nous ne percevons que les effets atténués et modifiés... »

Une image s'est subitement imposée à moi, image absurde, mais qui puisait sa force dans son absurdité même : j'ai pensé à ces poissons des grandes profondeurs, dont la cohésion organique n'est maintenue que par l'énorme pression de l'eau, et qui éclatent lorsqu'on les ramène à la surface.





## DEUXIÈME PARTIE

### La zone obscure



*30 avril 1886*

Hier après-midi, en rentrant, j'ai vu à Nelly une physionomie sombre, renfermée. Le ton qu'elle a pris était presque hostile pour m'annoncer : « Margaret sort d'ici.

— Ah oui? ai-je fait, alarmé. Il se passe quelque chose? »

Elle a répliqué aigrement : « Il se passe que vos appareils ont infligé à Walter un choc considérable. En tout cas, ce qu'il y a vu l'a bouleversé. Il ne mange plus, il dort à peine, et quand cela arrive, il crie pendant son sommeil.

— Il crie? »

Nelly a jeté, violemment : « Il a crié : "L'enfer, c'est l'enfer!"... Il est au bord de l'hystérie, William, savez-vous? Que lui avez-vous fait?

— Je ne lui ai rien fait du tout, ai-je répondu sans trop de ménagement. Simplement, il ne sait pas contrôler ses nerfs. Mais rassurez-vous, Nelly, je vais aller le voir. Je pense pouvoir lui apporter un certain soulagement. Margaret ne vous a pas dit s'il avait déjà quitté l'atelier?

— Il y passe ses journées et une partie de ses nuits. Il semble vouloir abîmer son esprit dans le travail. »

J'ai sorti ma montre de mon gousset.

« Je puis encore l'y trouver, je repars.

— Mais, William...

— Il vaut mieux, ai-je lancé par-dessus mon épaule. Ce sont des choses qu'il faut arrêter alors qu'il en est encore temps. »

En bas, j'ai interpellé Harry, notre cocher, qui rentrait l'équipage à l'écurie.

« Inutile, Harry, nous repartons. Chez Walter.

— Au domicile, sir ?

— Non, à Sackville Street. »

Nous y sommes arrivés alors que la plupart des ouvriers avaient quitté les locaux. Une lumière brillait au premier étage, dans le bureau de dessin et de coupe. Walter y travaillait encore. Quand il m'a vu, il s'est levé, d'un seul élan des jarrets. Il était devenu blême.

« Je ne veux plus rien voir ! » a-t-il crié.

Je me suis assis. J'ai examiné son visage que l'angoisse et le désespoir avaient en quelques jours raviné autant que l'usure de plusieurs années.

« Il n'y a rien à voir, ai-je répondu, d'un ton las. Écoute, Walter, te souviens-tu de nos séances à Mornington Road ?

— Oui, oui, a-t-il murmuré, comment aurais-je oublié ? Là, Crooksy nous parlait, il communiquait avec nous, mais jamais à propos de sa mort... pas comme dans ta machine prétendument infallible ! »

Devant mon silence, il a poursuivi avec véhémence : « Nous avons les meilleurs médiums, Katie Fox, Douglas Home, Mary Marshall... des gens dont l'honnêteté ne saurait être mise en doute, n'est-ce pas ?

— Non.

— Tu as l'air sceptique. Tu crois qu'ils ont fraudé ?

— Certainement pas, ai-je répondu sans hésiter. Leur bonne foi n'est nullement en cause.

— Quoi alors ? »

J'ai murmuré : « Rassieds-toi, Walter. Nous avons besoin de parler, et je crois que ce sera un peu long. »

Il a obéi, m'a scruté attentivement. « Tu as quelque chose à m'apprendre ? »

— Oui, mais écoute-moi sans m'interrompre. »

J'ai commencé par lui expliquer le principe de mes appareils. Je lui ai souligné que leur puissance leur permet d'utiliser les ondes astrales d'un seul individu, alors que le médium, pour matérialiser les phénomènes physiques, avait besoin des pensées conjuguées de toute une assemblée.

« Donc, ta machine fait office de médium ? »

— C'est ce que je t'ai exposé la première fois que tu es venu ici.

— En ce cas, pourquoi Crooksy t'a-t-il délivré par son intermédiaire un message que nous n'avions encore jamais reçu ? Et quel message désespéré ! Tandis qu'il y a quinze ans, ses communications étaient toujours empreintes d'une si grande paix, d'une telle sérénité... tu te rappelles ?

— Je me rappelle.

— Eh bien ? »

J'ai hésité. Je me suis levé à mon tour, et tout en faisant les cent pas devant la table de coupe, j'ai déclaré sourdement : « Il faut que je te dise, Walter. Je me pose à présent des questions essentielles. Je suis arrivé à la conclusion que, dès le début, nous nous sommes trompés. »

Il a pâli jusqu'aux yeux. « Quoi ? »

— Nous n'avons vu que des apparences.

— Impossible ! a-t-il jeté d'une voix qui chevrotait. Tout cela ne correspondrait donc à rien ? Il n'y aurait pas eu de communication ? Et pas de vie après la mort ? »

Les questions se précipitaient à un rythme forcené, sous le fouet d'une brûlante angoisse.

« Je ne sais pas, ai-je avoué. J'en viens à me demander si l'existence *postmortem* ne se tient pas seulement dans nos souvenirs, si la seule survie des morts n'est pas dans la mémoire des autres.

— William ! »

C'était presque un hurlement. Il était non seulement bouleversé, mais scandalisé, porté hors de lui-même par l'indignation. À ses yeux, j'étais un hérétique.

« Et la religion, William ? La religion, elle aussi, affirme que la vie existe après la mort ! D'ailleurs, ce que tu viens de dire, rien ne le démontre, ce n'est qu'une hypothèse, ton doute est sacrilège !

— Je peux le prouver. »

J'avais parlé si bas qu'il se rapprocha de moi. « Quoi ? »

J'ai repris, m'obligeant à un débit mesuré : « Je puis prouver que les manifestations perçues à travers les médiums n'étaient que le reflet de nos propres pensées, ou bien de celles des médiums eux-mêmes. Nous entendions ce que nous souhaitions entendre, nous voyions les choses que nous espérions voir. Et le médium, pour sa part, était soumis à des obsessions intimes, ou des souvenirs personnels. J'ajoute qu'il se produit sans doute à ce niveau un phénomène encore inconnu, dont Frederic Myers commence à soupçonner l'existence, et qu'il assimile à de la transmission de pensée... »

Walter a secoué la tête, éperdu de perplexité et d'angoisse. Je lui ai alors relaté ma visite chez Mme Cook, et les conclusions auxquelles j'étais arrivé en ce qui concernait Florence. Il a violemment protesté : « Tu la connaissais bien, William ! Tu ne peux pas croire qu'elle fraudait ! Une gamine de seize ans !

— Non, non, je n'ai pas dit cela. Lorsqu'il s'est agi de matérialiser une apparition, elle a simplement puisé dans le fonds de sa mémoire et de ses nostalgies enfantines. Elle était petite et brune, elle s'est voulue, à travers Katie King, grande, mince et blonde. Mais si elle a travesti les choses, Walter, elle l'a fait de façon inconsciente, en toute innocence !

— Et ta machine nous éviterait ces erreurs ?

— Non.

— Comment non ?

— Ma machine n'est qu'une machine. Incapable de penser, elle se contente de traduire, elle ne corrige rien. C'est pour-

quoi je peux t'affirmer que cet enfer où tu mets Crooksy n'est qu'irréalité.

— Je l'ai vu ! Et toi aussi !

— Tu as été confronté avec une obsession intime qui t'habite depuis 1867. La machine a matérialisé la vision personnelle que tu avais du drame.

— Mais c'est bien ce qui s'est passé, non ?

— Non. Rassieds-toi, je t'en prie. Nous n'en avons pas fini avec Crooksy. Je dois t'apprendre des choses, des choses que je t'ai cachées, que j'ai cachées à Nelly, à toute la famille, à tout le monde, et que je continue à cacher depuis bientôt vingt ans... »

Il s'est tu, les yeux écarquillés, la bouche entrouverte, la respiration suspendue. J'ai repris, doucement : « Quand notre père est mort, en 56, Crooksy était encore un enfant. Tu te souviens de son chagrin et de la façon dont nous avons cru le consoler en le choyant outrageusement.

— C'était le benjamin, c'était normal.

— Normal, mais était-ce judicieux ? Crooksy était un enfant adorable, quoique trop gâté. C'est devenu un adolescent attachant, mais instable, coléreux, porté à satisfaire tous ses caprices, et l'éducation que nous lui avons donnée depuis 56, Nelly et moi, n'a pas contribué à améliorer sa fermeté d'esprit.

— Tu es dur, a murmuré Walter, saisi.

— Je suis surtout dur envers moi-même.

— Tu as des excuses, William... cette responsabilité qui t'incombait ! Et puis, il était de constitution délicate, il fallait l'entourer de chaleur. Rappelle-toi ses bronchites chroniques, et pour finir, sa phtisie, pour laquelle tu as décidé de l'envoyer en France... Comment te serais-tu douté que la traversée s'achèverait si tragiquement ?... »

J'ai ouvert la bouche, mais il a étendu la main vers moi pour me demander de lui laisser finir sa phrase.

« Tu t'es culpabilisé, nous le savons tous, mais personne ne pouvait prévoir l'état de la mer, ni la façon dont elle s'est levée subitement pendant le voyage. »

Mon silence l'a surpris. Il m'a regardé. J'ai murmuré, d'une voix rauque : « Ce n'était pas la phtisie, Walter.

— Quoi ?

— Ce n'était pas la phtisie. Et la destination de son voyage, ce n'était pas les Alpes. »

J'ai encore hésité avant de poursuivre : « Quand Crooksy a commencé à ressentir les besoins physiologiques attachés à l'adolescence... des appétits d'homme, quoi, il n'a pas su les refréner. En fait, il n'a même pas voulu. Rappelle-toi comme nous satisfaisions tous ses caprices... Oh, cela ne s'est pas fait en un jour. D'ailleurs, il se gardait bien d'explicitier ses problèmes. Il ne parlait que de sortir avec des amis pour s'amuser. Il avait besoin d'argent, que je ne lui mesurais pas. Ce fut mon grand tort.

— Tu veux dire...

— Oui. Plus tard, quand les choses ont pris un tel caractère d'urgence qu'il a dû se confier, j'ai tout appris... Il avait été entraîné, comme toujours dans ces cas-là. Et il avait connu une femme, qu'il m'a décrite comme jolie, et très jeune, une vingtaine d'années, mais qui faisait déjà métier de ses charmes. »

Il a répété, d'une voix imperceptible : « Tu veux dire... »

J'ai amèrement conclu : « Je veux dire que nous quittons Marguerite Gautier pour Syphilus, le personnage de Fracastoro dans son roman consacré au mal français... »

Walter m'a fait remarquer, non sans une manière de hargne feutrée : « Je n'ai ni ton intelligence ni ton instruction, William. C'est moi qui ai repris l'atelier de maître tailleur de notre père, métier des plus rémunérateurs, puisqu'il est à l'origine de notre fortune, mais qui ne m'a rien apporté sur le plan des références livresques.

— Pardonne-moi... C'est que je ne sais pas trop comment t'apprendre cela, c'est si difficile... »

Et j'ai lancé brusquement, comme on se débarrasse d'un fardeau : « La vérole, Walter, la vérole! »



**Michael Moorcock**  
*Mother London*

**Michel Pagel**  
*L'Équilibre des paradoxes*

(Prix Rosny Aîné 2000,  
Prix Julia Verlanger de la Fondation de  
France 2000)

**Tim Powers**  
*Les Puissances de l'Invisible*

(2 vol. International Horror Guild Award  
2000, World Fantasy Award 2001)

**Christopher Priest**  
*Les Extrêmes*

(Prix de la British Science  
Fiction Association)

*Le Prestige*  
(World Fantasy Award)

*L'Archipel du rêve*  
(Grand Prix de l'Imaginaire pour le récit  
« La Libération »)

**René Reouven**  
*Histoires secrètes  
de Sherlock Holmes*

**Dan Simmons**  
*L'Échiquier du mal*  
(August Derleth Fantasy Award 1990,  
Bram Stoker Award 1989)

**Robert Charles Wilson**  
*Les Chronolithes*  
(John W. Campbell Memorial Award)

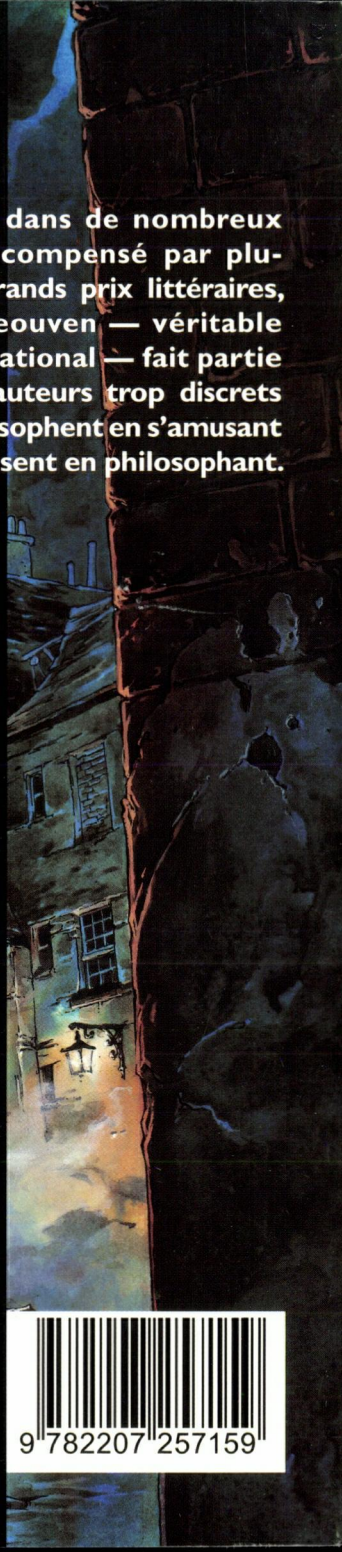
Tout au long de sa carrière, riche en romans populaires relevant de genres aussi divers que le policier, le fantastique ou la science-fiction, René Reouven n'a cessé d'emprunter aux œuvres de ses grands prédécesseurs et à l'Histoire — la petite comme la grande — nombre de personnages hauts en couleur: Jack l'Éventreur, Jules Verne, la Bête du Gévaudan, Billy the Kid, Edgar Allan Poe, la créature du baron Frankenstein, Sherlock Holmes et tant d'autres... Les deux volumes *Crimes apocryphes* compilent les meilleurs romans et récits de cette veine merveilleuse et complètent idéalement le chef-œuvre de l'auteur: *Histoires secrètes de Sherlock Holmes*.

Au sommaire :

- Les Grandes Profondeurs
- Voyage au centre du mystère (grand prix Paul Féval 1995 de la société des gens de lettres)
- Le Cercle De Quincey
- Souvenez-vous de Monte-Cristo

Illustration de couverture  
Guillaume Sorel

Traduit dans de nombreux pays, récompensé par plusieurs grands prix littéraires, René Reouven — véritable trésor national — fait partie de ces auteurs trop discrets qui philosophent en s'amusant et s'amusent en philosophant.



LUNES D'ENCRE  
DENOËL

B25715.8 10.05  
ISBN 9.207.25715.0  
28 €

